

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 43 (1910)
Heft: 4

Artikel: Le pessimisme de Jésus
Autor: Dardel, Raoul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379874>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PESSIMISME DE JÉSUS

PAR

RAOUL DARDEL

pasteur.

S'il est un fait curieux entre tous, c'est la différence, la scission opérée de nos jours entre le christianisme et la personne de Jésus. D'une part le mépris, l'indifférence vis-à-vis du christianisme en tant que religion : les hommes n'en veulent plus. Le christianisme, disent-ils, a fait son temps. D'autre part, ceux-là même qui critiquent le christianisme rendent hommage à la personne du Christ.

Il y a là un phénomène singulier, bien propre à nous faire réfléchir, bien fait surtout pour attirer notre attention, car chose semblable ne devrait pas se présenter. En effet, le christianisme actuel, en tant que religion pratiquée, devrait tellement s'identifier au Christ historique, il devrait tellement être le prolongement de l'œuvre de Jésus qu'opérer une scission pareille devrait être chose absolument impossible. Louer l'un, admirer la personne du Christ devrait nécessairement impliquer l'admiration de la religion chrétienne, et critiquer le christianisme devrait empêcher l'admiration de la personne du Christ. Or on peut fort bien critiquer le système, la religion pratiquée par ceux qui se réclament du Christ, dire que celle-ci n'est pas meilleure que les autres et reconnaître en même temps que Jésus est venu apporter au monde un programme splendide, non encore réalisé. Pour qu'on puisse arriver à une semblable constatation, pour

qu'on puisse opposer d'une façon si nette le christianisme actuel et la personne de Jésus, il faut que la ligne de conduite indiquée par le Christ n'ait pas été suivie par ses disciples, car sans cela les louanges données au Christ devraient aussi s'adresser aux chrétiens. Or tel n'est pas le cas.

« On nous accuse d'insulter aux croyances qui, au nom d'une prédication de douceur et d'amour, nous ont fait quinze siècles de troubles, de violences, de misères. Loin de nous ce dessein. Ce qui est un reproche plus sanglant à l'Eglise que tous les blâmes de ses adversaires, c'est d'avoir définitivement failli à sa mission. Faillite, non du prophète galiléen, mais des puissances politiques qui n'acceptèrent l'évangile que pour l'appropriier à leur mentalité de barbares. » (M. Clémenceau.)

Il y a là quelque chose qui doit attirer notre attention, faire soumettre nos croyances à un examen sérieux et remonter à leur source première qui est Christ, afin de nous rendre compte si nos conceptions modernes sont bien d'accord avec l'enseignement évangélique.

Notre christianisme actuel, et en particulier la notion actuelle du Royaume de Dieu, est-elle d'accord avec les enseignements de Jésus ? N'y a-t-il pas au contraire un profond désaccord entre cette notion d'un Royaume qui doit réunir l'adhésion de tous les hommes, les grouper tous dans un même sentiment d'amour les uns vis-à-vis des autres : de respect, de confiance et d'adoration vis-à-vis de Dieu : n'y a-t-il pas opposition entre ce christianisme qui, dans une superbe vision d'avenir, voit toutes les barrières abaissées, tous les hommes frères, ployant les genoux devant Dieu, et le mouvement anti-religieux qui chaque jour s'accroît davantage ; avec ces hommes qui, délibérément, ne veulent : « Ni Dieu, ni maître, » mouvement tellement caractérisé dans sa tendance athéiste qu'en l'observant de près on a pu tirer cette conclusion : « Toute idée de peuple religieux doit être définitivement laissée de côté ; la religion étant chose personnelle, l'individu pourra bien être chrétien, mais quant aux masses elles ne le seront jamais. »

Cet état de choses, cet éloignement des foules de toutes les questions religieuses provient-il uniquement, comme on veut bien le prétendre et le répéter à plaisir, d'une défection de la part des chrétiens ; ou bien cette séparation qui s'accroît chaque jour entre l'homme et Dieu rentre-t-elle dans l'ordre des choses ?

En un mot, quand Jésus est venu annoncer ici bas le Royaume de Dieu, la bonne nouvelle du salut, avait-il la certitude que tous les hommes accueilleraient ses enseignements, que tous, un jour ou l'autre, dans un avenir proche ou lointain, viendraient se ranger sous son drapeau ? Dans ce cas les défections de l'heure présente, défections toujours plus nombreuses, seraient bien causées par la conduite des chrétiens qui n'ont pas su rester fidèles à leur Maître. Ou bien Jésus savait-il, prévoyait-il que seulement un certain nombre d'hommes viendraient à lui, accepteraient ses enseignements, tandis que les autres ne feraient de lui aucun cas ?

Remarquons en passant que ceux qui tout à la fois dénigrent le christianisme et admirent la personne du Christ, lui prodiguant les plus purs éloges, ne vont pas plus loin. Ils ne vont pas jusqu'à l'accepter comme Maître et se faire les champions de ses idées. Ce n'est donc pas l'inconséquence des chrétiens qui les éloigne puisqu'ils ont reconnu toute la beauté de la personne du Christ.

Cet éloignement doit donc avoir une autre cause ; Christ l'a-t-il prévue ? Dans ce cas le mouvement antireligieux, athéiste rentrerait dans l'ordre des choses. C'est donc au Christ lui-même que nous devons recourir pour avoir la solution du problème qui nous préoccupe.

Jésus savait-il que le royaume de Dieu rallierait à lui tous les hommes ou seulement une partie ? Tel est donc le problème.

* * *

LE ROYAUME DE DIEU. Expression bien caractéristique qui semble indiquer suffisamment la nature et la composition de ce royaume, mais qui est souvent employée dans un sens un

peu spécial. Comme, dans notre étude, cette expression « Royaume de Dieu » reviendra souvent, il est utile de la définir aussi exactement que possible afin d'éviter tout malentendu.

Quelle définition donner du royaume de Dieu ? *Là où la volonté de Dieu est faite.* Je crois que c'est la meilleure définition qu'on puisse donner, car elle ne restreint pas la notion de royaume. Le Royaume de Dieu, en effet, ne peut être placé dans un cadre restreint, enfermé dans d'étroites limites, car ce serait vouloir limiter Dieu lui-même. Dieu règne dans l'univers entier et son Royaume, reflet de sa personne, doit être aussi grand, aussi vaste que lui. Son Royaume se trouve partout où une créature accomplit sa volonté. Il est donc indépendant des circonstances spéciales dans lesquelles cette créature se trouve. Il n'est pas limité à un peuple, mais au contraire il abaisse les barrières et les frontières. Il est international. Il est plus encore, il est intermondial, car si les astres sont habités, ce qui n'aurait rien d'impossible, et que dans ces mondes célestes se trouvent des créatures accomplissant la volonté de Dieu son Royaume s'y trouve. Ainsi le Royaume de Dieu existe en dehors de notre globe et en supposant que tous les hommes de notre terre se révoltassent contre Dieu, son Royaume n'en existerait pas moins. Il serait privé d'une de ses provinces, mais il subsisterait quand même, car il ne dépend pas de notre terre ; sa vie n'est pas liée à nos conditions particulières. Le Royaume de Dieu, c'est l'absolu, puisque Dieu en est le Roi, et vouloir le placer tout entier en un point spécial, sur la terre par exemple, serait vouloir placer l'absolu dans le limité, l'éternel dans le transitoire. Ne serait-on pas d'accord avec ce que nous venons de dire, avec cette notion d'un Royaume existant en dehors de notre économie, que, pour s'en convaincre, il suffit de passer en revue les différentes déclarations de Jésus relatives au Royaume.

« Dès ce moment Jésus commença à prêcher et à dire : Repentez-vous, car *le royaume des cieux est proche.* » (Mat. 4 : 17.)

« Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux *est à eux.* » (Mat. 5 : 3.)

« Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux *est à eux.* » (Mat. 5 : 10.)

« *Vous n'entrerez point* dans le royaume des cieux. » (Mat. 5 : 20.)

« *Cherchez* premièrement le royaume de Dieu et sa justice. » (Mat. 6 : 33.)

« Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur ! *qui entreront* dans le royaume des cieux. » (Mat. 7 : 21.)

« Le royaume des cieux *est proche.* » (Mat. 10 : 7.)

« Si je chasse les démons par l'esprit de Dieu, *le royaume de Dieu est donc venu* jusqu'à vous. » (Mat. 12 : 28.)

« Si vous ne devenez comme de petits enfants, *vous n'entrerez point* dans le royaume des cieux. » (Mat. 18 : 3.)

« Laissez venir à moi les petits enfants... car le royaume des cieux *est pour* ceux qui leur ressemblent. » (Mat. 19 : 14.)

« *Vous fermez* le royaume des cieux.... » (Mat. 23 : 13.)

« Le temps est accompli et *le royaume de Dieu est proche.* » (Marc 1 : 15.)

« Il vaut mieux pour toi *que tu entres* dans le royaume de Dieu. » (Marc 9 : 47.)

« Le royaume de Dieu *est pour* ceux qui leur ressemblent. Quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant *n'y entrera point.* » (Marc 10 : 14-15.)

« Qu'il est difficile à ceux qui ont des richesses *d'entrer* dans le royaume de Dieu... Qu'il est difficile à ceux qui se confient dans les richesses *d'entrer* dans le royaume de Dieu. » (Marc 10 : 23-24.)

« *Tu n'es pas loin* du royaume de Dieu. » (Marc 12 : 34.)

« Il faut que j'annonce aussi aux autres villes la bonne nouvelle du royaume de Dieu : c'est pour cela que j'ai été envoyé. » (Luc 4 : 43.)

« Il les envoya *annoncer* le royaume de Dieu. » (Luc 9 : 2.)

« Jésus leur parlait du royaume de Dieu. » (Luc 9 : 11.)

« Toi, *va annoncer le royaume de Dieu.* » (Luc 9 : 60.)

« Celui qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde en arrière, *n'est pas propre au royaume de Dieu.* » (Luc 9 : 62.)

« Guérissez les malades qui s'y trouveront et dites-leur : *Le royaume de Dieu s'est approché de vous....* Sachez pourtant que le royaume de Dieu s'est approché de vous. » (Luc 10 : 9-11.)

« Si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, le *royaume de Dieu est donc venu jusqu'à vous.* » (Luc 11 : 20.)

« Ne crains point, petit troupeau, car il a plu à votre père *de vous donner le royaume.* » (Luc 12 : 32.)

« Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards et l'on ne dira pas : Il est ici : ou il est là, car voici le royaume de Dieu *est au dedans de vous.* » (Luc 17 : 20-21.)

« Quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera pas. » (Luc 18 : 17.)

« Qu'il est difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu. » (Luc 18 : 24.)

« Lorsque vous verrez ces choses arriver, sachez que le royaume de Dieu est proche. » (Luc 21 : 31.)

« Si un homme ne naît de nouveau, *il ne peut voir le royaume de Dieu.* Si un homme ne naît d'eau et d'esprit, *il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.* » (Jean 3 : 3-5.)

« *Mon règne n'est pas de ce monde....* Mon règne n'est pas d'ici bas. » (Jean 18 : 36)

Ainsi le Royaume de Dieu existe. Jésus en parle comme d'une chose qui est déjà une réalité, qui existe en dehors de notre économie. En la personne de Jésus, ce Royaume des cieux s'est approché des hommes. Jésus est venu ici-bas pour faire de notre terre non le seul cadre du Royaume, non pour le confiner sur les quelques kilomètres carrés qui forment ce point perdu dans l'immensité des cieux et qui s'appelle la terre, mais pour faire de notre globe une province du Royaume. Jésus est donc venu pour faire connaître ce Royaume aux hommes, afin qu'ils puissent eux aussi en faire partie. C'est donc pour former un peuple de libres individua-

lités, pour grouper les forces vives, pour les mettre au service de Dieu que Jésus est venu sur la terre, qu'il a annoncé la bonne nouvelle du Royaume de Dieu.

Quelle sera la destinée de ce royaume qui cherche à gagner l'adhésion de l'humanité ? Va-t-il triompher de tous les obstacles ; va-t-il en une marche triomphante s'établir dans le monde entier ? Les hommes, considérant la grandeur de la personne du Christ, en voyant cette vie si pure, si parfaite, subjugués par son amour, remués jusque dans leur conscience par son simple regard, vont-ils, enflammés par la présence du Christ, renverser leurs idoles, abandonner le mal et faire ainsi de la terre la plus belle province du royaume ? Jésus a-t-il espéré un résultat semblable ; a-t-il vraiment cru qu'à sa parole les foules se lèveraient et acclameraient celui qui vient au nom de l'Eternel ? Ou s'est-il rendu compte de toutes les difficultés, pour ne pas dire les impossibilités, qu'il y avait à produire un semblable résultat ? De quelle manière se représentait-il l'avenir du Royaume sur la terre ; l'avenir de ce Royaume qui venait se mettre en opposition absolue avec les notions courantes et la manière de vivre des hommes ? En un mot, Jésus était-il persuadé de son triomphe (tous, sans exception, l'accueillant un jour ou l'autre), ou dans son cœur, le doute de ce triomphe terrestre ne s'est-il pas glissé : même plus, la conviction que jamais il ne rallierait la totalité des hommes.

Pour donner une solution à la question qui nous préoccupe, il nous faut tout d'abord passer en revue les paraboles. Nulle part, en effet, Jésus n'a décrit d'une manière plus complète l'histoire terrestre du royaume de Dieu, de ses différents aspects. « Le royaume des cieux est semblable... », tels sont les mots qui servent généralement d'introduction et qui définissent ainsi d'une manière exacte la vérité enseignée. C'est donc bien là que nous trouverons aussi exactement que possible la pensée de Jésus relativement au Royaume.

CHAPITRE PREMIER

**LE PESSIMISME DE JÉSUS
DANS LES PARABOLES DU ROYAUME****§ 1. Fondation du Royaume sur la terre. Parabole du semeur.**

Mat. 13 : 3-9 ; Marc 4 : 3-9 ; Luc 8 : 5-8.

Dans cette parabole qui nous parle de l'accueil fait par les hommes (les diverses parties du champ) à la Parole de Dieu, moyen de formation du royaume (la semence), Jésus divise l'humanité, le monde dans son ensemble, en quatre parties suivant l'accueil fait à la parole et le résultat obtenu.

I. La bonne semence tombe le long du chemin.

Dans de semblables conditions, elle ne peut pénétrer. Elle rebondit à la surface du sol ; les oiseaux viennent et la mangent. Par conséquent cette graine ne produit pas le résultat attendu : elle est absolument perdue, elle n'a produit aucun effet.

A qui comparer ce chemin sinon aux indifférents, à ceux dont le cœur est blasé, endurci de telle manière que rien n'est capable de l'émouvoir ni de le faire sortir de son indifférence ?

« Quiconque entend la Parole du Royaume et ne la comprend pas, le malin vient et il enlève ce qui a été semé dans son cœur : c'est le chemin qui a reçu la semence. » (Mat. 13 : 19.)

La semence, par conséquent, par rapport à cet homme, n'a eu aucun résultat. Dans ce cœur il n'en reste aucune trace, et comme, sans la Parole (la semence), le Royaume de Dieu ne peut se développer (le fruit), cet homme ne sera donc pas un adepte du Royaume. Il caractérise dans la pensée de Jésus toute une classe d'individus pour qui le Royaume de Dieu est lettre morte.

2. *La bonne semence tombe dans un endroit pierreux.*

Ici également la semence ne peut arriver à maturité. Pendant un certain temps l'on a pu espérer. Elle a poussé quelques racines, produit quelques résultats, mais bientôt, sous l'influence de la sécheresse, elle périt. La graine est perdue, elle ne produira aucun fruit.

« Le terrain pierreux où elle est tombée, c'est celui qui entend la parole et la reçoit aussitôt avec joie, mais il n'y a pas en lui de racines. Il est inconscient : dès que survient la tribulation ou la persécution à cause de la Parole, aussitôt il succombe. » (Mat. 13 : 20-21.)

Nous sommes ici en présence d'une catégorie de gens en qui la parole ne porte pas de fruits. La Parole et son effet salutaire a disparu de leurs cœurs. Elle n'est pas arrivée à maturité, à produire les résultats qu'elle doit provoquer. Or la maturité de la Parole a pour effet immédiat l'accroissement du Royaume de Dieu : elle vous fait entrer dans ce Royaume. Si elle meurt avant maturité, elle n'a servi à rien, elle a été absolument inutile, puisque le but qu'elle se propose, amener à Dieu, n'a pas été atteint. C'est donc à une semblable catégorie de personnes que Jésus fait allusion ici. Des hommes pour qui la parole est absolument stérile et qui, de ce fait, ne peuvent entrer dans le Royaume de Dieu, puisqu'ils n'ont plus à leur disposition le moyen qui, seul, leur permettrait d'y arriver.

Dira-t-on que cette semence pourra un jour repousser dans leur cœur ? Affirmer chose semblable serait se mettre en contradiction directe avec l'enseignement de Jésus.

« Mais le soleil s'étant levé, la plante frappée de ses feux, et n'ayant pas de racines, sécha. » (Mat. 13 : 9.) C'est dire que la semence déposée dans ce terrain n'a pu arriver à maturité. Or, un grain de blé qui ne produit pas un épi est un grain perdu. Les gens qui lui sont semblables sont donc bien, selon Jésus, perdus pour le Royaume de Dieu puisque la Parole, moyen d'expansion de celui-ci, a péri desséchée dans leur cœur.

3. *La bonne semence tombe parmi les épines.*

Troisième catégorie également perdue pour le Royaume de Dieu. Le semeur qui a laissé tomber ainsi sa semence dans des endroits impropres à la culture, abandonne tout espoir de la voir croître. Il sait que pour lui elle est perdue, que rien ne pourra faire recroître ou reverdir la jeune pousse qui aura été desséchée dans les pierres ou étouffée parmi les épines. C'est donc une perte sèche. C'est autant de moins qu'au jour de la moisson il ne pourra récolter.

« Celui qui a reçu la semence parmi les épines, c'est celui qui entend la parole, et les soucis du monde et la séduction des richesses étouffent la Parole et elle devient infructueuse. » (Mat. 13 : 22.)

Infructueuse ! Pour un temps seulement ? Non, car les soucis de ce monde, la séduction des richesses pour celui qui y est adonné durera autant que sa vie elle-même, attendu que le seul moyen d'orienter cette existence dans une autre direction aura complètement échoué.

Elle devient infructueuse. Comment être plus catégorique que ne l'a été ici le Christ. D'après lui, ceux-là sont bien perdus pour le Royaume.

La richesse, les soucis occupent tout leur temps. Ils ne peuvent penser à autre chose. Tout leur temps est pris, rempli, plus une minule pour réfléchir à autre chose de plus élevé. Les réalités spirituelles ne rencontrent aucun écho dans ces cœurs : seule l'agitation terrestre les emplit et les contente. Le Royaume de Dieu est donc aussi perdu pour ceux-là puisque la parole est restée stérile, incapable de dissiper cette agitation.

4. *La bonne semence tombe dans la bonne terre.*

Ce sont ceux qui reçoivent la Parole, qui la gardent et la mettent en pratique. C'est seulement ici que la semence porte des fruits et réalise le but pour lequel on l'a semée. Le Royaume de Dieu peut s'établir dans ces cœurs, car ils s'efforcent de faire la volonté de Dieu.

« La bonne terre ensemencée, c'est celui qui entend la Parole et la comprend. » (Mat. 13: 23.) Pour ceux-là seuls, le Royaume de Dieu devient une réalité puisque la Parole a porté du fruit, leur a ouvert les portes du Royaume.

Quelle conclusion tirer de cette parabole ? Peut-on en conclure que Jésus était optimiste ? Se figurait-il que sa parole, l'Evangile, serait reçu par tous sans exception ? Ne nous montre-t-il pas au contraire dans cette parabole, et cela d'une manière évidente, indiscutable même, qu'il allait y avoir du déchet ; que sur beaucoup l'Evangile n'aurait aucune prise. Mais, dira-t-on peut-être, le chemin, les endroits rocaillieux et épineux de la parabole ne forment qu'une minime partie. Le champ est si vaste que, par comparaison, les quelques graines tombées à côté peuvent être considérées comme quantité infime. Un semeur serait bien maladroit s'il jetait la plus grande partie de son blé dans des endroits impropres à la culture.

Le champ est vaste ! mais les endroits impropres au développement de la graine ne le sont-ils pas également ? Prenons par exemple la troisième catégorie de la parabole, les épines, ceux qui se font du souci. Ceux que le souci de la vie journalière préoccupe, ceux qui ne vivent que pour songer au lendemain, pour le peupler de toutes sortes de difficultés ; ceux qui vivent sans pouvoir détacher leur regard de l'ornière habituelle : ceux-là, dans l'esprit de Jésus, sont assimilés à la graine qui meurt avant maturité. Ils ne sont pas de ceux qui font la volonté de Dieu et par conséquent ils ne font pas partie de son Royaume. Ils sont perdus pour Dieu, car la semence divine a péri étouffée en leur cœur par les préoccupations matérielles. Qui dira que les personnes qui se font du souci ; qui dans leur vie quotidienne sont toujours absorbées par leurs affaires, par l'unique souci de gagner toujours davantage ou d'équilibrer le mieux possible un budget, difficile à boucler parfois ; qui dira que ceux-là ne sont pas les plus nombreux sur la terre ? Combien sont-ils, et même chez les chrétiens, ceux qui mettent en pratique, d'une manière absolue, cette déclaration du Christ : « Ne

vous mettez point en souci disant : Que mangerons-nous ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? Car ce sont les païens qui recherchent toutes ces choses et votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez premièrement le Royaume de Dieu et sa justice et tout cela vous sera donné par dessus. » (Mat. 6 : 31-33.)

Sont-ils donc bien nombreux ceux qui ont une confiance aveugle en ces paroles du Christ ? Ce sont les païens qui s'inquiètent avant tout des choses matérielles : les païens, c'est à dire ceux qui ne font pas partie du Royaume de Dieu.

Sont-ils donc la majorité ceux qui recherchent le Royaume ? ceux chez lesquels la semence n'a pas été étouffée par d'autres préoccupations ? Et en admettant que ceux qui recherchent en premier lieu le Royaume pour s'occuper ensuite des choses matérielles de la vie, soient la majorité ; en admettant même que les trois terrains de la parabole du Semeur ne forment à eux seuls qu'une quantité négligeable, pourrait-on affirmer encore que Jésus était un optimiste ?

L'optimisme chrétien postule le triomphe absolu de Dieu : tous les hommes se courbant devant lui, tous, sans exception. L'optimisme, en effet, n'admet pas d'exception ; il ne lui en faut pas, car, s'il en admettait la possibilité, il ne serait plus l'optimisme. Seulement, avec une pareille conception, notre parabole du Semeur n'a plus sa raison d'être et l'on se demande pourquoi Jésus l'a prononcée. Les différents terrains à quoi correspondent-ils alors ? A rien. Si Jésus était aussi optimiste que l'on veut bien le prétendre, il aurait parlé seulement d'un terrain dans lequel tombent tous les grains, ceux-ci arrivant tous à maturité, quelques-uns avec un peu de retard, mais sans qu'un seul ne se perde. Or, dans la parabole, trois fois revient l'expression « la graine périt ». Les oiseaux la mangent... elle sécha... elle étouffa... Jésus voit et annonce donc qu'il y aura des hommes qui ne voudront pas de sa parole : des hommes pour qui le Royaume de Dieu sera fermé et l'Evangile lettre close, non par la faute d'autrui, mais parce que, la terre étant pour eux le but et la fin de tout, ils ne veulent pas en détacher leur regard. Ce sont donc eux-

mêmes qui, par leur genre de vie, leurs soucis, leur manque de confiance, restent dans l'ornière ancienne, étouffant ainsi en eux les germes libérateurs de la Parole. Jésus ne se faisait pas d'illusions ; les luttes à soutenir, les obstacles à surmonter, en le mettant chaque jour en contact avec le cœur humain, l'empêchaient de vivre d'illusions ou de vains espoirs. Il jetait à pleine main la semence, infatigable il allait, mais d'autre part il savait que beaucoup ne l'accueilleraient pas. Telle est la conclusion qui ressort avec évidence de l'étude de cette parabole.

Comment appeler la disposition d'esprit qui met ainsi sur toutes choses une teinte si mélancolique, sinon du mot de pessimisme ?

§ 2. **Extension du Royaume. Paraboles du grain de sénevė et du levain.**

Mat. 13 : 24-30 ; Marc 4 : 30-32 ; Luc 13 : 18-19.

La parabole du grain de sénevė nous indique de quelle manière grandit le Royaume. D'un petit commencement, de quelque chose d'imperceptible, surgit une plante qui grandit et qui, dans ses rameaux, peut abriter les oiseaux du ciel. Poussés par des motifs divers, ceux-ci viennent y établir leur demeure. Parmi ces habitants, il y en a de bons ; il y a également des espèces nuisibles qui ne viennent s'abriter dans les rameaux de cet arbre que parce qu'il peut faciliter leurs desseins. Semblables à eux, combien viennent s'abriter à l'ombre des temples ? Combien prennent le titre de chrétien uniquement poussés par l'intérêt, parce que cela peut favoriser leurs affaires. Dire que tous ceux qui se réclament du Royaume de Dieu en font réellement partie, n'est-ce pas aller un peu loin ? Combien n'ont usurpé ce titre que pour cacher des menées ténébreuses : que de Tartuffes dans le sein des églises. Ceux-là sont bien semblables à ces oiseaux nuisibles qui, du ciel où ils accomplissaient leurs exactions, sont venus établir leur demeure dans les branches de l'arbre qui leur était le plus profitable.

La parabole du levain réfléchit une pensée identique. Elle décrit l'effet produit dans le monde par le christianisme, puissance dynamique, qui produit par son expansion des fruits divers. Le levain fait lever toute la pâte ; le christianisme va transformer peu à peu l'humanité, sans pour cela la rendre chrétienne. Remarquons en passant que toute la pâte ne se transforme pas en levain. Celui-ci, mis en petite quantité, fait lever toute la pâte, bon gré mal gré, mais il ne la transforme pas. Le monde, effectivement, sous la poussée de l'esprit de l'Evangile, a évolué ; d'importantes modifications ont eu lieu. Ces améliorations obtenues, nous les devons bien à l'Evangile, mais il n'a pas fait de l'humanité, dont il a changé les lois et les coutumes oppressives, un peuple de croyants.

§ 3. Valeur du Royaume. Parabole du trésor caché et de la perle.

Mat. 13 : 44-46.

La leçon qui se dégage de ces deux courtes paraboles est celle de la valeur du Royaume, de l'attrait exercé par lui sur qui le trouve. Le Royaume de Dieu est un trésor. Un trésor ! ce mot évoque immédiatement dans la pensée humaine une vision d'argent ou d'or.

Un trésor ! vision de bonheur, d'aisance, de joies innombrables, de plaisirs sans cesse renouvelés. Un trésor ! les hommes ne donnent ce nom qu'à ce qui leur agrmente l'existence, et, seul, l'argent mérite ce nom car, seul, il répond à l'idéal de l'humanité. Pour beaucoup, le seul trésor enviable c'est l'argent, parce que seul il facilite la vie, la rend moins pénible. Lui seul assure le pain, le chauffage, le vêtement. Lui seul permet de donner les soins voulus quand la maladie vient frapper ceux que l'on aime. L'argent seul permet d'avoir moins de soucis, car sa possession assure la vie matérielle ; il est bien le trésor par excellence.

Christ prend ce terme de trésor, ce mot qui répond si bien à la seule pensée de tant d'hommes, et l'applique au Royaume de Dieu. Celui-ci, dit-il, est un trésor. Par là même, il affirme

que Dieu donne aux hommes ce dont ils ont besoin : que ceux qui ont mis en lui leur confiance sont assurés de l'avenir. Ceux qui sont décidés à faire la volonté de Dieu, il ne les laissera manquer de rien, et, de même qu'un trésor leur donnerait chaque jour ce qui leur est nécessaire, Dieu leur rendra la vie moins pénible, car il allégera leurs soucis, leurs inquiétudes, et, à toutes les angoisses de la vie journalière, à toutes les difficultés de l'existence, il opposera plus de paix, de bonheur et d'amour.

« Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez ou boirez ; ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Qui de vous, à force de soucis, pourrait ajouter une coudée à la longueur de sa vie ? Et pourquoi vous inquiétez-vous pour le vêtement ? Considérez les lis des champs comment ils croissent. Ils ne travaillent ni ne filent et cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Que si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et demain sera jetée au four, ne le fera-t-il pas bien plus pour vous, gens de peu de foi ? Ne vous mettez donc point en soucis, disant : Que mangerons-nous ou que boirons-nous ou de quoi nous vêtirons-nous ? Ce sont les païens qui recherchent toutes ces choses et votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez premièrement le Royaume de Dieu et sa justice et tout cela vous sera donné par dessus. N'ayez point souci du lendemain : le lendemain aura souci de lui-même. A chaque jour suffit sa peine. » (Mat. 6 : 25-34 cf. Luc 12 : 22-31.)

Ce qui procure moins de souci peut être appelé à juste titre un trésor, or le Royaume de Dieu mérite bien cette appellation puisqu'il produit de semblables résultats et qu'il permet à l'âme de vivre plus joyeusement. Le Royaume de Dieu est donc bien un trésor dans toute l'acception du mot. Mais si telle est sa nature, pourquoi les hommes ne s'em-

parent-ils pas de ce trésor mis à leur portée ? Pourquoi en face de lui n'assistons-nous pas à cette course en avant qui se produit pour la possession des biens terrestres ? Pourquoi les hommes ne veulent-ils pas de ce trésor qui leur est offert depuis vingt siècles ?

Si, plaçant un trésor devant une foule, nous annonçons qu'il est à la disposition de ceux qui pourront s'en emparer, que celui qui l'atteindra en sera le possesseur, nous verrions se dérouler une scène caractéristique : cette foule se ruant en avant pour donner assaut à ce trésor et chacun déployant toute l'énergie dont il est capable afin d'en devenir l'heureux possesseur. Pourquoi n'en est-il pas de même pour le Royaume de Dieu, qui se présente au monde sous le même aspect ?

« Parce que les résultats pratiques provenant de la possession du Royaume ne sont pas aussi palpables que ceux produits par l'argent. » Cette réponse n'est pas satisfaisante, car les résultats produits peuvent se voir tout aussi bien que ceux effectués avec le secours de l'argent. Il ne manque pas de vies chrétiennes dans lesquelles la réalisation des promesses de Jésus est puissamment et évidemment démontrée. Mais alors pourquoi, malgré cela, le monde ne veut-il pas du seul trésor qui mérite ce nom ; de ce trésor qui seul peut assouvir pleinement les aspirations et les besoins de l'humanité ? Christ se charge lui-même de répondre à cette angoissante question.

§ 4. Obstacles au Royaume.

Parabole de l'ivraie et du bon grain.

Mat. 13 : 24-30.

Pourquoi dans le champ trouvons-nous tant de choses mauvaises ou, si nous généralisons, pourquoi le monde est-il partagé ? Pourquoi y a-t-il d'un côté des hommes qui veulent faire la volonté de Dieu et d'autre part tant d'êtres qui ne veulent de l'Evangile à aucun prix ? Une telle chose n'est-elle que momentanée ? Quelle est la raison de cet état de choses ?

Jésus, dans l'explication qu'il donne de cette parabole

(Mat. 13 : 37-43), n'hésite pas à répondre : « C'est un ennemi qui a fait cela » (v. 28). Il y a donc un être qui est l'ennemi du Royaume de Dieu et qui travaille au sein de l'humanité pour annihiler les efforts accomplis par le Christ. Cet ennemi tiendra en échec le Royaume, il arrivera même à empêcher l'épanouissement sur la terre. Jésus est tellement convaincu de ce fait que dans l'explication qu'il donne de cette parabole, il divise l'humanité en deux parties :

1^o Ceux qui obéissent à Dieu. « La bonne semence ce sont les enfants du Royaume » (v. 38 a).

2^o Ceux qui se sont révoltés contre Dieu, qui ne veulent pas de l'Evangile. Ceux-là il les compare à l'ivraie. « L'ivraie, ce sont les enfants du Malin » (v. 38 b).

Celui qui a produit un semblable résultat, c'est le DIABLE ¹.

¹ La croyance au diable semble à notre époque quelque chose de suranné. Le diable, ce mot seul amène sur les lèvres un sourire railleur. Cette notion d'un diable qui travaille dans le monde contre Dieu est digne, dit-on, de la vieille orthodoxie. On pouvait y croire il y a cent ans. Satan n'a jamais existé d'une manière personnelle. Ce terme n'est employé par Jésus que pour désigner le mal dans son ensemble. Cette question ne mérite pas d'être traitée d'une façon si dédaigneuse, car elle a plus d'importance qu'on ne se l'imagine. Christ a cru au diable. Pour lui c'était une personne agissante et non pas une idée, une simple façon de se représenter le mal dans son ensemble. Pour Jésus, Satan, le Prince des ténèbres, le Père du Mensonge, le Prince de ce Monde était une réalité et non point la représentation de l'idée de mensonge, de ténèbres. Jésus a cru qu'il était venu combattre contre lui ici-bas. Si donc nous disons que cette personnalité mystérieuse désignée par Jésus sous le nom de diable n'a été pour lui que la personification de l'idée du mal, pourquoi ne procède-t-on pas de la même façon à l'égard de la personnalité de Dieu ? Christ y a cru au même titre qu'au diable, et si dans l'un il faut voir la personification d'une idée, pourquoi faire de l'autre une personnalité particulière ? Si Satan n'était pour Jésus qu'une représentation, Dieu ne doit être aussi pour lui que la personification de l'idée du bien, du vrai, du beau et non pas un Père. Si donc nous mettons à la base de nos croyances les déclarations du Christ et que nous admettions qu'il a cru en un Dieu personnel, pour ces mêmes raisons nous devons ajouter créance à ses déclarations relatives à la personne de Satan.

« La plus grande partie des soi-disant hommes instruits reconnaît d'une part que la croyance à un Dieu personnel est le fondement indispensable de la religion et de l'autre rejette la croyance à un diable personnel comme une superstition absurde du moyen âge. Chez les chrétiens instruits, cette inconséquence est d'autant plus blâmable et incompréhensible que les deux dogmes représentent des

Jésus ne se fait donc aucune illusion, il sait qu'il y a un ennemi du Royaume, que l'expansion de celui-ci sur la terre se heurtera à de grandes difficultés, car l'adversaire est là qui veille. Il résistera au Royaume et dans sa lutte contre Jésus il entraînera même une partie de l'humanité. Ainsi la cause de la non acceptation du Royaume par tous les hommes provient des insinuations d'un ennemi. Mais provient-elle uniquement de là ?

Si la personne de Satan joue un rôle considérable comme obstacle au Royaume, il est en effet d'autres difficultés qui proviennent des conditions à remplir pour faire partie du Royaume. Ces conditions sont pour le Christ une nouvelle cause de doute quant au salut de l'humanité dans son ensemble.

§ 5. Conditions d'entrée dans le Royaume.

Parabole des noces.

Mat. 22 : 1-14.

Le diable n'est pas le seul obstacle au Royaume. A son action vient s'ajouter une difficulté de plus, un obstacle résultant de la nature même du Royaume. On ne peut pas entrer dans celui-ci n'importe comment. Il n'est pas ouvert à tous vents. Ce n'est pas une demeure dans laquelle on peut pénétrer comme bon vous semble. Pour faire partie du Royaume il y a certaines conditions à remplir, certaines formalités, si l'on peut s'exprimer ainsi, à accomplir pour en franchir la porte, pour y être admis. Formalités, hâtons-nous d'ajouter, qui sont toutes morales et qui sont à la portée de tous, du plus humble, du plus inintelligent, mais, si simples soient-elles, il faut absolument les remplir. C'est là ce que nous enseigne d'une façon nette et précise la parabole des noces.

parties également essentielles de la véritable foi chrétienne. Des théologiens libéraux ont d'ailleurs maintes fois cherché à écarter le diable personnel de la doctrine chrétienne et à le représenter seulement comme la personnification de l'idée du mensonge, comme le génie du mal. Pour la même raison nous devrions mettre à la place du Dieu personnel l'idée personnifiée du vrai, le génie du bien. » Haackel, *Monisme*, p. 53-54.

Pour avoir part au Royaume, il faut revêtir la robe de nocés. Cette condition peut paraître bien mesquine, mais si peu importante qu'elle puisse sembler tous doivent s'y soumettre.

A la base de toute société se trouve un règlement qu'il faut accepter si l'on veut en faire partie. Chaque société a son drapeau, a un but qu'elle veut atteindre et une devise qu'il faut adopter. Si donc l'on veut devenir membre d'une société quelconque, la première chose à faire est de prendre connaissance de ses statuts et règlements, puis d'y souscrire volontairement et de s'y conformer. Pour le Royaume de Dieu il en va de même. Pour en faire partie il faut accomplir la volonté de Dieu.

Après la note triste du début de la parabole, les invités déclinant tous l'invitation, c'est l'optimisme qui semble triompher. Après la tristesse, c'est la joie qui paraît l'emporter. Les serviteurs se répandent le long des chemins et ramènent *tous ceux* qu'ils rencontrent, tant mauvais que bons. Ceux qui le long des chemins se traînaient misérablement, se demandant où ils pourraient trouver la nourriture dont ils avaient un pressant besoin, le morceau de pain qui ranimerait leurs forces défaillantes ; ceux qui ne savaient où trouver un endroit pour se reposer de leurs fatigues ; ceux qui cherchaient dans la contemplation de la nature un adoucissement à leurs peines ; honnêtes ou misérables, tous maintenant se pressent dans la salle des nocés, dans cette salle rutilante de lumière et de beauté. Tous vont pouvoir connaître la joie, l'allégresse. Le roi a ouvert à tous les portes de son palais.

Cependant, avant de franchir le seuil de la salle de fête, tous ont dû se plier à une règle, tous ont dû revêtir la robe de nocés, robe qui couvrait et qui cachait les haillons des plus misérables, habit qui les mettait tous, à quelque degré de la société qu'ils appartenissent, sur le même pied.

Cette impression de joie qui se dégage du début de la deuxième partie de la parabole est du reste de courte durée et le cœur qui, au début du récit, s'était épanoui, se con-

tracte douloureusement en assistant au dénouement de ce qui pour tous aurait dû être une cause de joie parfaite.

Un homme n'a pas voulu se soumettre à la loi commune, il n'a pas voulu revêtir la robe de noces qui lui était offerte. Il se trouvait, sans doute, parfaitement présentable. Il estimait peut-être que revêtir cette robe serait faire croire que, semblable aux autres, il n'avait pour tout habillement que des haillons.

Quelle va être pour lui la conséquence d'une pareille manière de faire ? Le roi entre dans la salle du festin et le voyant, s'approche de lui et dit : « Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir un habit de noces ? » Après avoir posé cette question, que va faire le roi ? Cet homme rebelle à ses exigences va-t-il être quand même autorisé à prendre part à la fête ? Va-t-on aller lui chercher la robe délaissée et l'en revêtir de force ? Le roi dit à ses serviteurs : « Liez-le pieds et mains et jetez-le dans les ténèbres du dehors. » Comment être plus catégorique ? C'est l'expulsion complète de la salle de fête. Le roi ne lui dit pas : « Tu n'as pas ta robe, cela ne fait rien » ou « Va chercher une robe et tu pourras rester ici. » Il le chasse au contraire de sa présence. Le royaume de lumière est donc fermé à jamais pour cet être qui n'a pas jugé bon d'obéir aux prescriptions du roi.

Cette parabole, optimiste dans son début, se termine par cette scène tragique et par cette note pessimiste ; malgré tout ce que le roi a fait, il y en a qui n'ont pas voulu lui obéir. « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, » peu qui se soumettent à Dieu pour faire sa volonté. Ainsi Jésus reconnaît que, si beau que soit le Royaume de Dieu, si simples que puissent en être les conditions d'entrée, il y aura des hommes qui ne voudront pas y souscrire et qui de ce fait se fermeront d'eux-mêmes les portes du Royaume.

Le diable n'est donc pas seul à agir contre le Royaume. A cette première cause d'insuccès pour l'Evangile vient s'en ajouter une seconde résultant de l'organisation même du Royaume. Celui-ci est ouvert à tous, il est à la portée de tout homme, quelle que soit sa vie ou sa position, mais il

possède une porte par laquelle il faut passer, entrée qui est la même pour tous et qui place ainsi les hommes sur le terrain de la plus parfaite égalité. Seulement ceux-ci sont trop orgueilleux pour reconnaître qu'entre eux et un être tombé aussi bas que possible il n'y a pas de différence, et cette parfaite égalité dans le mal révolte leur orgueil. Ils consentiraient bien encore à faire partie du Royaume, à en savourer les joies, mais ils ne veulent en assumer ni les devoirs ni les responsabilités. C'est donc à cause même de ces devoirs que le Royaume de Dieu ne recueillera jamais leur adhésion.

Ainsi les deux grands obstacles sont donc d'une part l'ennemi, Satan, et d'autre part les conditions d'entrée du Royaume. Or ces deux causes agissent l'une sur l'autre : elles sont comme le complément l'une de l'autre. D'une part Satan, l'ennemi, s'efforçant d'empêcher l'homme de souscrire aux conditions du Christ. D'autre part ces conditions elles-mêmes provoquant chez l'individu un moment de réflexion, d'hésitation dont l'ennemi profite pour l'empêcher d'y souscrire. Il y a donc action et réaction et l'on comprend fort bien qu'en présence de telles certitudes Jésus ait pu être pessimiste quant à l'avenir du Royaume sur la terre.

Mais si l'ennemi n'était pas à l'œuvre, dit-on, tous arriveraient au salut. Si les hommes n'étaient pas aveuglés par le mal, ils accepteraient les conditions posées par le Christ. Si les chrétiens étaient plus conséquents, s'ils avaient des vies plus consacrées, s'ils brillaient réellement comme des flambeaux au sein de l'humanité, ils amèneraient la transformation de ceux qui sont aveuglés par le mal. Ce sont les conséquences des chrétiens qui empêchent un grand nombre de parvenir au Royaume.

Cette manière de raisonner revient à dire ceci :

« Si l'ennemi n'était pas à l'œuvre dans le monde et si les chrétiens étaient parfaits, l'humanité tout entière accepterait Jésus comme son Roi. »

Je me demande en présence de cet argument si Jésus aurait eu encore besoin de venir sur notre terre, l'ennemi

n'existant pas. Du reste, se demander ce qui pourrait se passer dans le cas de non existence de l'ennemi, c'est sortir de la question, c'est entrer dans le domaine des pures suppositions, de la spéculation la plus hardie et la plus contestable. Notre but est de rester dans le domaine des faits, de garder comme base les déclarations de Jésus ; or rien ne nous permet de supposer que, même en l'absence de l'ennemi, les hommes auraient souscrit aux conditions du Royaume. Du reste cette restriction ne tient aucun compte de la réalité. Nous sommes placés dans certaines conditions ; Christ est venu nous appeler au Royaume, l'ennemi s'efforce de nous en détourner ; tel est le bilan de la situation. Pour rester d'accord avec les faits, il faut tenir compte de ces éléments. Jésus est venu ici-bas pour lutter contre cet ennemi, et vouloir dire ce qui se passerait sans l'existence de l'adversaire serait nous transporter dans un monde n'ayant aucun rapport avec le nôtre, nous transporter dans un monde illusoire et fantaisiste.

D'autre part l'objection tirée de l'inconséquence des chrétiens ne me paraît ni plus convaincante ni plus solide, cet argument n'étant souvent qu'une excuse donnée pour couvrir les motifs pour lesquels on ne veut pas de Dieu.

L'argument tiré de l'inconséquence des chrétiens n'a en effet pas l'importance qu'on veut bien lui donner. Pour nous en convaincre prenons comme exemple l'attitude des hommes vis-à-vis de Jésus. Certes, s'il fut ici-bas un homme conséquent jusque dans les moindres détails de la vie, ce fut bien Jésus. S'il y eut une vie pure, exempte de toute faiblesse, de toute compromission, de tout manquement ; s'il y eut une vie véritablement modèle sous tous les rapports, ce fut certainement celle du Christ. Ses ennemis mêmes sont obligés de s'incliner devant sa supériorité morale. C'est en vain qu'ils cherchent dans son existence de quoi pouvoir l'accuser. Ils sont obligés de reconnaître que dans cette vie il n'y a aucune ombre. C'est donc une vie lumineuse, toujours d'accord avec elle-même, toujours mise au service du bien, du vrai, qu'ils ont devant eux. Si donc la seule inconséquence des chrétiens

éloignait les hommes de Dieu, pendant la vie du Christ, pendant le cours de cette existence sans défaillance, les hommes en foule auraient dû venir à lui, l'accepter comme leur Maître. Or il n'en est rien. Cette vie si consacrée ne l'a pas empêché d'être repoussé par un grand nombre d'hommes et même elle n'a réussi, chez ceux-ci, qu'à déchaîner toujours plus de haine contre lui à mesure que son œuvre d'amour s'accomplissait plus complètement. Or cette hostilité doit nécessairement avoir une cause. On ne peut pas dire que la cause de l'insuccès de Christ résidait en ses inconséquences, puisque ses ennemis eux-mêmes reconnaissaient qu'en lui il n'y avait point de mal. La cause de cet insuccès, comment ne pas la voir dans l'ennemi qui travaille contre Jésus ? Pour Christ ce ne seront pas les faiblesses de ses disciples qui empêcheront l'œuvre commencée de progresser. Il a vu l'accueil que l'humanité lui avait fait, à lui le Saint et le Juste, et d'avance il avertit ses disciples.

Il ne leur fait pas entrevoir la conversion intégrale du monde, il ne leur dit pas qu'attentifs à leur voix les hommes les écouteront. Au contraire il leur dit que là où le Maître n'a pas réussi, eux ne doivent pas s'attendre à recueillir des lauriers. Si la vie de Jésus chez beaucoup n'a amené aucun changement, celle de ses disciples n'aura pas davantage de succès.

« Le disciple n'est pas au-dessus du Maître, ni le serviteur au-dessus de son Seigneur. Il suffit au serviteur d'être comme son maître et au serviteur comme son seigneur. S'ils ont appelé le père de famille Beelzébub, combien plus ceux de sa maison. » (Mat. 10 : 24-25.)

Ainsi l'objection tirée de l'infidélité des chrétiens, cause de l'éloignement des foules, n'a pas de consistance en elle-même et croule devant les fails. Les hommes n'ont pas voulu se soumettre devant le Christ. La lumière est venue dans le monde et celui-ci a préféré les ténèbres. Croire que tous se soumettront dans l'avenir est se bercer de douces illusions. En effet, si devant le Christ on a trouvé des excuses pour ne pas l'accepter, combien maintenant est-il facile pour ceux

qui ne veulent pas de Dieu de prétexter les inconséquences des représentants de l'Évangile. Ainsi, quoique nous fassions, il y aura toujours des hommes qui ne voudront pas de Dieu.

Cette affirmation, qu'on trouvera peut-être hardie ou exagérée, est pourtant la conclusion à laquelle en arrive Jésus. Elle n'est que la conséquence logique du fait que pour entrer dans le Royaume il faut passer par la porte étroite, par la nouvelle naissance, la conversion.

§ 6. Accomplissement du Royaume.

Paraboles de l'ivraie (2^e partie), du filet, des dix vierges, des talents.

Mat. 13 : 28-30 ; 13 : 47-50 ; 25 : 8-12 ; 25 : 14-30 ;

cf. Luc 19 : 11-27.

Dans ces paraboles, c'est l'idée de la réalisation du Royaume qui est développée. Ce Royaume à un moment donné s'épanouira, mais comment se réalisera-t-il ? Sera-ce suivant la conception optimiste : tous les hommes à un moment donné, lointain sans doute, mais qui arrivera un jour, acclamant l'Éternel et, par ce fait, le mal disparaissant de la surface du monde. Le Royaume de Dieu s'établissant ainsi sans lutte finale, sans perdre un seul être puisque le mal aura été librement abandonné par tous. Ou bien Dieu ne sera-t-il pas obligé de supprimer premièrement les révoltés, ceux-ci ne voulant à aucun prix faire sa volonté.

Si nous prenons l'explication donnée par Jésus de la parabole de l'ivraie, nous voyons qu'il déclare catégoriquement que les hommes n'abandonneront pas le mal et qu'ainsi le Royaume ne pourra s'épanouir parfaitement qu'après leur suppression. « Comme on arrache l'ivraie et qu'on la brûle au feu, il en sera de même à la fin du monde. Le Fils de l'homme enverra ses anges qui arracheront de son Royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité. » (Mat. 13 : 40-41.) Comment être plus catégorique, comment affirmer encore devant de semblables déclarations que Jésus était

un optimiste et que le Royaume s'établira parfaitement sur la terre, l'humanité entière l'accueillant comme son roi ? Pour Jésus ceux qui commettent l'iniquité ne participeront pas au Royaume ; ses portes leur en seront fermées ; ils ne le verront pas, car il ne pourra s'épanouir pleinement qu'au moment où les révoltés, Satan en tête, auront subi le sort de l'ivraie, c'est-à-dire auront été supprimés. Ce n'est donc pas seulement le mal qui aura disparu par le fait que personne ne l'accomplira plus, mais parce que ceux qui le commettaient auront été détruits également. Ces affirmations viennent donc s'inscrire en faux contre la théorie optimiste. Celle-ci, qui voit tout en beau, en bien, qui voit tous les hommes acclamant Dieu, ne tient aucun compte des déclarations de Jésus. Christ voit toute une partie de l'humanité sombrer dans son péché, sans que rien puisse la sauver et, pour qu'un jour la justice puisse triompher, il faudra que Dieu supprime ces êtres qui n'ont répondu à son amour que par des cris de haine.

Est-ce de l'optimisme ? Celui qui représente sous des couleurs aussi sombres les préliminaires de l'épanouissement du Royaume n'est-il pas au contraire un profond pessimiste ?

La parabole du filet exprime la même pensée. Le filet jeté à la mer ramène sur le rivage quantité de poissons. Sont-ils tous bons ?

Non, déclare Jésus, il y en a de bons et de mauvais ; il y a un déchet. Mais ce déchet, dans quelle proportion sera-t-il ? Sera-t-il grand ou petit ? Ceux qui accepteront Jésus comme maître seront-ils plus nombreux que ceux qui l'auront renié ou sera-ce le contraire ? Sur ce point particulier Jésus ne nous a rien laissé de précis, car il ne préjuge pas de l'avenir, il ne se lance pas dans le domaine de la spéculation ou de l'hypothèse. Il reste toujours sur le terrain des faits. Il ne nous dit pas : le déchet, la proportion des hommes ne voulant pas de Dieu sera de tant par rapport aux croyants. Il déclare simplement qu'il y aura un déchet, qu'il y aura des hommes qui ne voudront pas faire la volonté de Dieu.

Ce déchet, quel sort subira-t-il ? Quel sera le procédé em-

ployé pour réduire ce dernier obstacle à l'épanouissement du Royaume ?

« Les pêcheurs, s'étant assis, mettent à part dans des vases ce qui est bon et rejettent ce qui ne vaut rien. Il en sera de même à la fin du monde, les anges viendront et *ôteront* les méchants du milieu des justes. » (Mat. 13 : 48-49.)

La parabole des dix vierges est plus catégorique : la note pessimiste s'y fait sentir plus que nulle part ailleurs. Dans les autres paraboles, du commencement à la fin de leur développement, Jésus établissait une opposition entre les bons éléments et les mauvais. Avec la parabole des vierges il en est autrement. Toutes s'endorment, sages ou folles. Pas une ne peut supporter les fatigues de la veille, la longueur de l'attente. Entre elles, au point de vue extérieur, pas la moindre différence. Un observateur ne pourrait pas, devant ces vierges endormies, désigner sûrement celles qui sont sages et celles qui ne le sont pas. Un seul spectacle s'offre à lui : celui du sommeil, de l'immobilité, Jésus nous montre que dans l'attente de son retour, de l'heure où enfin le Royaume de Dieu pourra pleinement s'épanouir, tous s'endorment. La fatigue de l'attente lassera même les plus persévérants. Que cela est loin de l'optimisme qui veut que grandisse au sein de l'humanité, avec le défilé des ans, le désir de voir Jésus, la soif de Dieu !

Au lieu de cet avenir de travail et de foi active, Jésus voit un temps de tiédeur, de marasme chez ceux-là même qui se réclament de lui. Eux qui devraient pouvoir supporter victorieusement la longueur de l'attente, semblables aux autres, ils cèdent bientôt à la fatigue, au découragement peut-être, et s'endorment à leur tour. C'est le sommeil, l'indifférence religieuse qui règne au sein de l'humanité. Une période absolument morte, sans aucun fruit, sans le moindre résultat, tel est l'avenir qui apparaît à Jésus et qu'il nous dépeint dans la première partie de cette parabole.

C'est bien une tristesse profonde qui règne dans cette scène évoquée par Jésus. « Elles s'assoupirent toutes et s'endormirent. » Le souvenir de l'époux et la joie de le revoir

n'ont pas été assez puissants pour réagir contre l'engourdissement, contre les fatigues occasionnées par l'existence. Les unes après les autres, toutes s'endorment d'un lourd sommeil. Ici c'est bien un profond pessimisme qui se dégage : sur les dix pas une n'a résisté.

La deuxième partie de cette parabole vient mettre en ces scènes déjà si tristes une note plus tragique encore. Au milieu de la nuit l'époux arrive ; en sursaut les vierges se lèvent, mais la moitié seule peut suivre l'époux et entrer avec lui dans la salle de noces. Derrière elles la porte en est fermée. Que deviennent les autres, celles qui n'avaient pu suivre immédiatement l'époux parce qu'elles n'avaient pas ce qu'il fallait pour cela ?

« Plus tard les autres vierges vinrent aussi et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvre-nous. Mais il leur répondit : En vérité, je vous le dis, je ne vous connais point » (Mat. 25 : 11-12).

L'époux leur refuse donc d'ouvrir la porte. Elles sont condamnées à rester dehors parce qu'elles n'ont pas été prêtes au moment voulu. Triste scène que provoque ces paroles de l'époux ! Derrière la porte close, au milieu des ténèbres, les cinq vierges imprévoyantes supportent les conséquences de leur faute.

Combien le cœur est ému à la vue de ce spectacle ! Quel pessimisme chez celui qui nous fait assister à une scène aussi triste ! Ce qui ajoute encore au tragique de cette parabole, c'est qu'elle se termine par le rejet des vierges folles et que rien ne nous permet d'espérer que celles-ci pourront participer à la fête dont elles viennent d'être exclues.

Si dans la parabole du filet Jésus ne faisait que mentionner le déchet, ici il lui donne une éloquence particulière. Sur dix vierges, cinq seulement peuvent participer à la gloire de l'époux. La proportion est énorme, mais il faut se garder de vouloir en conclure une indication précise quant au nombre de ceux qui ne voudront pas adhérer au Royaume.

Dans la parabole des talents, si le cadre change complètement, le drame qui s'y déroule est bien le même. Le pessi-

misme y est moins accentué, surtout dans le début du récit, mais nous le retrouvons bien rapidement. Dans cette parabole, plus de sommeil, plus d'immobilité, au contraire l'activité règne parmi les serviteurs en l'absence du maître. Ils font valoir ce que celui-ci leur a confié avant son départ. A ce point de vue il y a contradiction entre cette parabole et celle des dix vierges, mais cette contradiction ne réside que dans l'exposé, dans les détails extérieurs. Au fond ces deux paraboles sont d'accord quant à leur conclusion. Activité de tous les serviteurs, est-ce exact ? Un ne travaille pas, un ne cherche pas à faire valoir ce que son maître lui a confié. Il reste dans la plus complète inaction, en cela il ressemble aux dix vierges qui se sont assoupies en attendant le maître, laissant passer ainsi les heures sans rien faire. Mais l'heure de la rétribution arrive. Lorsque le maître fait défiler devant lui tous les serviteurs pour se rendre compte de leur travail, qu'advient-il de ce serviteur paresseux ? Le maître se contente-t-il de lui faire simplement des reproches aussi justes que mérités ? Se contente-t-il de lui enlever ce qui lui a été confié ; va-t-il le garder encore à son service ? Après l'avoir blâmé de sa conduite, le maître le bannit de sa présence et de son Royaume, car les serviteurs inutiles doivent disparaître : « Quant au serviteur inutile, jetez-le dans les ténèbres du dehors. »

* * *

Le Royaume de Dieu réunissant l'adhésion de toute l'humanité ; nous ne pouvons souscrire à cette conclusion. Notre sentiment voudrait pouvoir dire : « Oui, un jour cela sera ; » mais partager cette idée serait vivre d'illusions, se mettre en complet désaccord avec la pensée, les enseignements de Jésus. Si Dieu, en effet, devait parfaitement triompher de tous, si un jour tous les hommes devaient l'acclamer, pourquoi dans toutes ses paraboles Jésus a-t-il toujours cette note triste, pessimiste quant à l'avenir ? Jamais encore dans les paraboles étudiées nous n'avons pu relever une note de franche espérance, une déclaration, un mot qui nous per-

mette de dire : « Bientôt tous acclameront joyeusement l'Eternel ; toute la semence jetée portera du fruit. » Au contraire, toujours nous nous heurtons à ce dualisme irréductible : les bons et les méchants. Toujours dans l'exposé de la parabole nous trouvons du mal, quelque chose de mauvais qui surgit et vient troubler l'harmonie du récit, quelqu'un qui n'accomplit pas son devoir. Les vierges qui doivent veiller s'endorment. Dans la parabole des talents, un serviteur ne remplit pas son devoir. Dans celle du filet, des poissons sont rejetés parce qu'ils sont mauvais. Dans celle des noces, un homme n'a pas voulu se soumettre à la règle commune et revêtir l'habit de fête, de sorte que le roi est obligé de sévir. Dans la parabole de l'ivraie, l'ennemi s'efforce de faire manquer la récolte. Enfin dans celle du semeur, les épines et les pierres empêchent la semence de germer.

Ainsi toujours domine la note triste et rien ne vient l'atténuer. La conclusion de chaque parabole vient au contraire la confirmer d'une manière plus frappante encore, car jamais elle ne laisse espérer un retour vers le bien de ceux qui sont désignés comme les mauvais. Jésus a la conviction absolue, et c'est ce qui ressort avec évidence de ses enseignements, que jamais l'humanité dans sa totalité ne voudra de lui. Pour que le Royaume de Dieu puisse devenir un jour réalité, il faudra commencer par détruire les méchants.

Les détruire ! Cette expression qui revient si souvent dans l'explication que Jésus donne de ses paraboles n'est-elle pas la meilleure preuve de ce que nous venons de dire ? N'est-ce pas reconnaître que le bien, si beau qu'il soit, si attrayant qu'il puisse être, ne sera jamais pratiqué par l'humanité entière et que Dieu, pour en devenir le Roi incontesté, sera obligé de supprimer ceux qui ne se seront pas inclinés devant lui.

C'est la même pensée qui se dégage du fragment Mat. 24 : 45-51.

« Quel est donc le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi sur les gens de sa maison pour leur distribuer la nourriture en son temps ? Heureux ce serviteur que

son maître trouvera à son retour agissant ainsi. En vérité, je vous le dis, il l'établira sur tous ses biens. Mais si c'est un méchant serviteur et que, disant en lui-même : Mon maître tarde à venir, il se mette à battre ses compagnons, à manger et à boire avec les gens adonnés au vin, le maître de ce serviteur viendra au jour où il ne l'attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas et il le fera déchirer de coups et lui assignera son lot avec les hypocrites. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

C'est de nouveau la note triste qui l'emporte. Parce que le maître est absent, le serviteur se met à battre ses compagnons, à donner libre essor à ses mauvais penchants. Quand le maître revient, il se voit dans l'obligation de punir, de châtier ce mauvais serviteur et de lui « donner son lot avec les hypocrites. » Il aurait été si simple, semble-t-il, de nous parler uniquement du serviteur accomplissant son devoir. Ce sont au contraire toujours des scènes tristes que Jésus fait défiler devant nos yeux. Jamais il ne nous montre les serviteurs remplissant tous leur devoir : les hommes rivalisant de zèle et d'ardeur pour accomplir parfaitement la volonté de Dieu. Au contraire toujours des obstacles, toujours des serviteurs méchants ou paresseux, toujours des gens qui ne veulent pas se plier à la règle commune et envers lesquels il faut sévir. La parabole des noces est, à ce point de vue, la plus frappante. Elle commence par une note franchement pessimiste : aucun des invités ne venant, tous donnant une excuse pour éluder l'invitation. La note triste semble ensuite être complètement mise de côté. Les déshérités de la vie, les faibles, tous ceux qu'on trouve le long des chemins prennent place dans la salle de fête. C'est bien la joie, l'allégresse qui triomphent, mais cette note de bonheur parfait est de courte durée, car la parabole se termine par cette note sombre qui frappe plus que partout ailleurs parce qu'elle vient éclater au milieu de la joie : l'expulsion de la salle des noces du convive qui n'a pas voulu revêtir la robe de fête.

En présence de tels faits, d'une semblable série de déclai-

rations, nous nous demandons si l'on peut dire de Jésus qu'il fut un optimiste. Ses déclarations, au contraire, ne sont-elles pas l'expression du pessimisme le plus profond, pessimisme que nous sommes peut-être tentés de trouver exagéré. Toujours le mal est là qui accomplit son œuvre et toujours il faut que le maître punisse. Semblable à un lugubre refrain dont les accords emplissent l'âme d'une désespérante tristesse, reviennent dans toutes les paraboles du Royaume ces mots :

« Le Fils de l'homme enverra ses anges qui arracheront de son Royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité¹. » (Mat. 13 : 40-41.)

« Les anges viendront et ôteront les méchants du milieu des justes et ils les jetteront dans la fournaise ardente². » (Mat. 13 : 49-50.)

« Le maître de ce serviteur le déchirera à coups de fouet et lui donnera son lot avec les hypocrites. » (Mat. 24 : 51.)

« En vérité, je vous le dis, je ne vous connais point³. » (Mat. 25 : 12.)

« Quant au serviteur inutile, jetez-le dans les ténèbres du dehors⁴. » (Mat. 25 : 30.)

« Au reste amenez ici mes ennemis qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux et tuez-les en ma présence⁵. » (Luc 19 : 27.)

« Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. » (Mat. 22 : 14.)

CHAPITRE II

LE PESSIMISME DE JÉSUS DANS LES AUTRES PARABOLES

Cette note pessimiste que nous avons relevée dans les paraboles du Royaume n'est-elle que passagère ? Cette tendance à voir l'avenir sous des couleurs sombres, à voir le mal agissant toujours et partout, remportant même des victoires,

¹ Parabole de l'ivraie. — ² Parabole du filet. — ³ Parabole des vierges.

⁴ Parabole des talents. — ⁵ Parabole des mines — ⁶ Parabole des noces.

n'est-elle qu'accidentelle ou bien est-elle un des caractères de l'enseignement de Jésus ?

Si le pessimisme est bien à la base de l'enseignement du Christ, nous devons le retrouver dans les paraboles dont nous n'avons pas encore parlé.

1^o Parole du bon Samaritain.

Luc 10 : 30-36.

Il n'est pas besoin d'étudier longuement cette parabole pour y découvrir la note pessimiste. Si elle se termine par une éclatante manifestation de l'amour, quelle tristesse par contre dans son début.

Deux hommes de Dieu, un prêtre, un lévite : deux hommes qui avaient mis leur vie au service de l'Eternel ; deux hommes qui par conséquent auraient dû connaître l'amour et le dévouement « passent outre ». Ils ne jettent même pas un regard de pitié sur le pauvre blessé, sur cet homme qui agonise au bord du chemin.

Ces serviteurs du Dieu fort, de l'Eternel des armées, ces deux hommes passent tout droit leur chemin sans un geste d'amour. Pour justifier leur conduite ils ne peuvent prétendre l'ignorance. Ils connaissent la loi, ils savent qu'elle leur commande d'aimer leur prochain comme eux-mêmes et pourtant ils passent sans pitié, indifférents à côté de cette souffrance rencontrée.

Quel pessimisme ! Ces deux hommes qui ne devaient avoir, semblait-il, qu'un devoir dans la vie, celui de secourir ceux qui souffrent ; ces deux êtres-là n'ont pas agi, ils ont failli à leur devoir, ils n'ont pas réalisé l'espérance de Dieu.

Si la conclusion est tout autre, cette première partie est navrante. Elle laisse dans le cœur de celui qui la parcourt une immense tristesse qui est bien le reflet de celle qui se trouvait dans le cœur du Christ. C'est bien le pessimisme qui a inspiré à Jésus la première partie de cette parabole et malgré la conclusion il reste en nous la vision de ce pauvre blessé et de ces deux hommes qui, sans pitié, passent froids

et impassibles à côté de lui. Cette vision vous poursuit et vous hante comme une vision de ténèbres et la fin, si lumineuse qu'elle soit, n'arrive pas à la dissiper.

2^o Parabole du figuier stérile.

Luc 13 : 6-9.

En suivant la méthode employée par Jésus dans ses paraboles, avant même de connaître la conclusion à laquelle il veut aboutir dans celle-ci, nous pouvons être certains qu'il y aura quelque chose d'anormal, quelque chose qui ne jouera pas. « Un homme avait planté un figuier dans sa vigne. » Sans aller plus avant et si notre thèse du pessimisme de Jésus est exacte, en nous remémorant également le plan des paraboles étudiées jusqu'à maintenant, nous pouvons dire : le figuier n'aura pas de fruits. Ce qui est bien la conclusion à laquelle en arrive Jésus, conclusion qui n'a rien d'étrange, mais qui, au contraire, est la conséquence logique de son pessimisme.

La tendance pessimiste, en effet, consiste à voir toutes choses en noir, à voir le mal se manifestant sous des formes multiples et toujours à l'œuvre, et les conclusions auxquelles aboutit cette tendance seront toujours sombres et tragiques. Si donc Jésus appartient à la tendance pessimiste, si même celle-ci est à la base de son enseignement, il n'échappera pas à la règle commune et en lui nous retrouverons cette note de désespérante mélancolie, de tristesse infinie qui caractérise les pessimistes.

Prenons n'importe quelle parabole et essayons de la construire d'après le thème exposé dans les premiers versets. Introduisons dans le récit quelque chose de mauvais, des pensées coupables, des actes de révolte, de l'injustice, de la haine ; puis comparons avec la parabole et nous verrons que, grâce à cette méthode, nous serons d'accord avec la narration de Jésus. Dans les paraboles du Royaume nous étions certains de trouver la mention de méchants à faire disparaître, d'hommes qui ne voudraient pas donner leur adhésion au

Royaume. Dans les autres paraboles c'est la même continuité de pensée ; nous y retrouvons la même note pessimiste et cette parabole du figuier stérile en est un exemple frappant.

« Le maître vint pour chercher du fruit et il n'en trouva point. » N'est-ce pas la confirmation de ce que nous venons de dire ? Le maître vient auprès de l'arbre, c'est une désillusion qui l'attend car il n'y a que des feuilles. Rien, d'autre part, ne nous laisse espérer que l'année suivante l'arbre produira quelque chose. Du reste, si telle avait été la pensée de Jésus, n'aurait-il pas ajouté : L'année suivante, grâce aux soins donnés par le jardinier, l'arbre produisit des fruits ? Pour l'avenir Jésus laisse subsister le doute. « Peut-être portera-t-il des fruits. » Si Christ n'affirme rien, il ne représente quand même pas l'avenir sous de riantes couleurs. Il termine au contraire cette parabole par cette note tragique qui nous laisse entrevoir ce qui pourra se passer dans l'avenir : « Sinon tu le couperas. » Jésus prévoit ainsi que peut-être dans l'avenir, malgré les soins donnés, cet arbre ne portera aucun fruit, ne réalisera pas l'espérance du jardinier et qu'il faudra le supprimer.

S'il en était autrement, l'on ne comprendrait pas pourquoi Jésus aurait prononcé ces paroles de la fin.

3^e Parabole de l'homme riche.

Luc 12 : 16-21.

Toujours la même pensée qui se développe, toujours la même tendance. Cet homme riche ne va pas avoir un raisonnement orienté vers le bien. Il a beaucoup gagné, il a des richesses en abondance. Que va-t-il en faire ? Les mettre au service des autres, soulager les infortunes, tendre une main secourable à ceux qui souffrent et alléger leurs charges ? Rien de tout cela. « Repose-toi, mange, bois et te réjouis. » Voilà les seuls sentiments qui se développent en son cœur. Jouissances matérielles, jouissances physiques, jouissances basses. Cela n'est-il pas profondément triste, ce récit bien pessimiste ?

4^e Parabole du mauvais riche et Lazare.

Luc 16 : 19-31.

Quoi de plus navrant que ce récit si sobrement conté, de plus triste que l'histoire de ce pauvre Lazare, de ce malade souhaitant de ramasser les miettes tombées de la table de ce riche égoïste. Ce sombre tableau nous représente bien l'abandon absolu, le dénuement le plus complet, la misère dans ce qu'elle a de plus atroce. La faim comme passe-temps, la rue comme foyer, et comme amis... des chiens !

Formant vigoureusement contraste avec cette misère, la description de la richesse égoïste. L'homme riche vêtu de fin lin, Lazare n'ayant que des haillons ; l'un faisant chaque jour splendide chère, tandis que l'autre se meurt d'inanition à sa porte. Chez cet homme riche pas une pensée pour ce pauvre déshérité de la vie, pas le moindre mouvement de générosité pour cet être souffrant. La douleur du pauvre Lazare ne parvient pas à émouvoir son cœur d'égoïste et de satisfait. Où trouver quelque chose de plus tragique que la situation exposée dans cette parabole ? Quelque chose de plus sombre que le tableau de cette misère et de cette richesse se côtoyant ? De plus réellement pessimiste que l'histoire de cet homme qui, pendant toute sa vie, n'eut jamais ni un geste, ni un regard, ni une pensée de pitié pour ce malheureux qui lentement agonisait à sa porte.

La deuxième partie du récit n'est pas davantage optimiste, car si l'un est consolé l'autre souffre, ce qui ne fait pas davantage le compte de l'optimisme, car celui-ci veut que tous soient heureux. Du reste, gardons-nous de vouloir faire dire trop de choses à cette deuxième partie, car nous risquons bien vite de nous égarer dans la plus pure fantaisie, dans la plus haute imagination.

Nous ne voulons y relever qu'une chose : la note pessimiste par laquelle elle se termine.

Dans cette partie, c'est le riche qui essaie de défendre l'optimisme. Il ne doute pas que ses frères, en sachant ce qui les

attend après leur mort, ne changent immédiatement leur manière de vivre.

« Je te prie donc, Père, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père, car j'ai cinq frères, pour leur attester ces choses de peur qu'ils ne viennent eux aussi dans ce lieu de tourments. »

C'est Abraham, organe de la personne divine, qui devient le porte-parole du pessimisme. Il déclare que si l'homme ne veut pas faire le bien, tout ce qu'on pourra dire ou faire sera absolument inutile et que, pour provoquer le changement nécessaire, il n'est pas besoin d'une manifestation spéciale de Dieu. Si l'homme veut changer, il y a dans le monde suffisamment de lumière pour le guider.

« Abraham répondit : Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. — Non, Abraham notre père, reprit le riche, mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils se repentiront. »

Il est convaincu qu'une manifestation semblable amènerait un changement radical dans la vie de ses frères. Il est persuadé qu'ils changeront. Un tel fait pour lui n'est pas chose invraisemblable ; il en est au contraire absolument convaincu, il est bien un optimiste.

« Mais Abraham lui dit : S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes quelqu'un des morts ressusciterait, qu'ils ne le croiraient point. »

C'est Abraham qui vient enlever au riche ses dernières illusions. Ce miracle que tu demandes ne servirait absolument à rien, car tes frères ne croiraient pas davantage.

Ne sommes-nous pas ici en présence du pessimisme dans sa forme la plus parfaite : affirmer d'avance qu'une manifestation spéciale de la puissance de Dieu ne servirait à rien ! Nous, nous serions tentés de dire : « Qui sait si là où d'autres moyens ont échoué un acte semblable ne produirait pas des résultats. » Jésus est d'un avis opposé. Il affirme qu'un acte semblable resterait absolument sans résultat.

5^e Parabole des ouvriers.

Mat. 20 : 1-16.

C'est la parabole connue entre toutes. Un père de famille allant embaucher des ouvriers, convenant avec eux du salaire, puis retournant à différentes heures louer les ouvriers inoccupés, leur promettant comme prix de leur travail ce qui est juste. Le récit établi sur cette base semblait devoir se poursuivre normalement. Du reste, de quoi se serait-on plaint ? Le prix a été accepté après avoir été débattu par les ouvriers. Ceux-ci savent que pour leur journée de travail ils recevront un denier. Ainsi aucune protestation ne peut avoir lieu, car tout est parfaitement en règle. Malgré cela, malgré l'acquiescement donné au salaire proposé, les ouvriers de la première heure protestent en voyant que les autres reçoivent autant qu'eux. N'est-ce pas déconcertant ? Ils ont débattu le prix, ils sont tombés d'accord avec le père de famille et maintenant, quand ils reçoivent ce qui est juste, ce qu'eux-mêmes avaient fixé, ils protestent, estimant que leur salaire n'est pas assez élevé par rapport à ce que reçoivent les autres.

Cette scène finale, si inattendue et déconcertante qu'elle puisse paraître au premier abord, ne doit nullement nous étonner, car elle rentre dans la méthode employée par Jésus. Elle vient confirmer ce que nous disions précédemment, à savoir que dans chaque parabole, à un moment donné, nous sommes mis en présence d'une manifestation du mal. La parabole des ouvriers n'échappe en rien à cette règle et présente elle aussi un caractère nettement pessimiste.

Après avoir établi le récit sur des prémisses absolument bonnes et franches : « étant convenu avec les ouvriers d'un denier par jour, » Jésus fait surgir à la fin la note mauvaise, la protestation des ouvriers de la première heure. Cette réclamation, rien ne semblait devoir la faire éclore, tant les précautions étaient prises dès le début pour éviter toute contestation à l'heure du règlement des comptes. Malgré cela, elle surgit. Ceux qui protestent, ce sont ceux qui reçoivent

le salaire qu'ils ont accepté comme prix de leur journée de travail.

Le pessimisme de Jésus s'affirme encore davantage dans ces paroles de la fin : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. » Jésus ne se représente donc pas l'avenir sous de riantes couleurs. S'il affirme que l'appel est adressé à tous, il déclare également que bien peu y répondront et, par ce fait même, ce ne sera qu'une minorité qui formera sur la terre le Royaume de Dieu. Si nous conservions encore quelque doute au sujet du pessimisme de Jésus, cette parabole dans laquelle il se manifeste d'une manière si inattendue, si spontanée même, ferait bien vite disparaître nos dernières hésitations, car il est bien difficile de méconnaître le pessimisme de la conclusion.

6^e Parabole du serviteur impitoyable.

Mat. 18 : 23-34.

Combien est déconcertant le cœur humain ! Le maître va punir le serviteur coupable. Celui-ci, à ce moment, en une vision funeste, voit la ruine inévitable : son foyer épars, ceux qu'il aime, sa femme, ses enfants, réduits en esclavage, séparés pour toujours les uns des autres ; son bonheur à tout jamais détruit. Il a vu la catastrophe inévitable. A cette pensée sentant son être se briser, éperdu, il se jette aux pieds de son maître pour implorer miséricorde. Emu de compassion, le maître lui pardonne. Il remet la dette et le serviteur peut se relever calme, heureux. L'horrible vision a fui, son âme est délivrée du poids terrible qui l'oppressait. L'avenir, gros de tempêtes un instant auparavant, lui sourit à nouveau. Il va pouvoir continuer à jouir de sa qualité d'homme libre : il peut être joyeux encore, car il pourra voir comme par le passé sa famille venir se grouper autour de lui. De quelle joie délirante son âme ne devait-elle pas être remplie ? Quelle saveur particulière, quelle beauté inconnue ne devait-il pas trouver aux choses qui l'entouraient. Sa capacité d'aimer devait, semble-t-il, s'être accrue, car son cœur au souvenir de

la délivrance devait s'épanouir et mieux comprendre les souffrances ou les peines d'autrui. Il peut sortir libre de cette salle où il n'était venu qu'en tremblant, le cœur étreint d'une mortelle angoisse, de cette salle où il devait voir se consommer la ruine de sa famille.

Le premier acte de cet homme, après ce moment décisif de sa vie, n'est point de pardonner, mais au contraire de se montrer plus dur et plus impitoyable. C'est un camarade qui le supplie à son tour d'avoir pitié de lui, d'attendre un peu. Cette scène aurait dû lui rappeler celle qui venait de se dérouler et qui s'était terminée par la remise pleine et entière de la dette. Or il n'en est rien ; il est impitoyable pour celui qui l'implore, son cœur est dur, sans pitié, sans amour. Quel contraste entre ces deux scènes identiques ! La première, optimiste, où le maître pardonne ; la seconde, combien pessimiste, dans laquelle le serviteur pardonné ne veut rien remettre. Ici encore c'est bien la note triste qui l'emporte, c'est bien le plus pur pessimisme qui fait de cet homme un être aussi impitoyable, car la première partie de la parabole nous préparait à une tout autre conclusion, à une conclusion qui nous aurait montré ce serviteur pardonnant à son tour.

7^e Parabole des vignerons.

Luc 20 : 9-16 ; Mat. 21 : 33-40 ; Marc 12 : 1-9.

Cette parabole est bien la plus sombre, la plus tragique que Jésus nous ait laissée. Elle sort même complètement du domaine des choses vraisemblables, tellement les sentiments des vignerons sont poussés au noir, tant ils sont frappés d'aveuglement dans leur raisonnement et leur conduite. Ce ne sont plus des êtres sains qui agissent ici, mais des êtres atteints d'aberration mentale. En leurs cerveaux a germé l'idée de s'approprier la vigne dont ils sont cultivateurs. Pour satisfaire ce désir ils ne vont reculer devant rien. Quand, à l'époque de la vendange, le maître envoie des serviteurs pour chercher le produit de la récolte, les vignerons les battent et les outragent.

A quelles scènes tragiques Jésus nous fait-il ainsi assister ? Comment les vigneronns peuvent-ils même agir de la sorte, car ils doivent bien se rendre compte que dans cette lutte engagée contre le maître de la vigne ils ne pourront avoir le dernier mot. La mort même du propriétaire n'amènerait aucun changement dans leur situation, attendu qu'ils ne lui sont pas parents et qu'ainsi ils ne peuvent prétendre à garder son héritage.

Ainsi dès le début du récit se manifeste déjà la note pessimiste. Le maître envoie un serviteur pour chercher le produit de la vigne. Il est battu non parce qu'il vient demander quelque chose d'injuste, mais parce qu'il vient de la part du maître chercher ce qui lui est dû. Quoi de plus naturel pourtant que cette démarche. Les vigneronns n'avaient qu'une chose à faire : s'exécuter.

Ce qui semblait le plus naturel ne s'est pas accompli. C'est au contraire la scène la plus extraordinaire qui se déroule. Ce serviteur est accueilli par des railleries, par des quolibets, il est battu, puis finalement renvoyé les mains vides à son maître.

C'est bien la scène la plus anormale qu'on puisse imaginer. Ce tableau, si sombre déjà, va devenir plus tragique encore dans la suite du récit. Le maître hésite à punir, tant il lui semble que de tels actes ne peuvent être que le résultat d'un instant d'égarement. Les vigneronns ne peuvent continuer à agir de la sorte, car ils doivent bien se rendre compte que cela ne peut que les conduire au châtement. Ils ont eu un instant de folie, mais ils vont bien vite reconnaître leurs torts.

« Que ferai-je ? » Le maître hésite dans la manière de procéder à l'égard des révoltés. Il est dans l'anxiété, car il ne sait comment agir. Les punir immédiatement ? Mais s'ils allaient se repentir, si l'on pouvait ramener ces révoltés sur le chemin du devoir, cela ne vaudrait-il pas mieux ? Mais, d'autre part, ne continueront-ils pas à agir de la même manière ; voudront-ils reconnaître leurs torts, car jusqu'à maintenant aucun indice ne le fait espérer. Le maître se trouve ainsi

dans la plus cruelle indécision. Il va pourtant essayer quelque chose encore ; si cela ne réussit pas, alors il sera temps de punir.

« J'enverrai mon fils bien-aimé, peut-être qu'en le voyant ils auront pour lui du respect. »

Le maître se décide donc à envoyer son fils. Il espère qu'en le voyant les vigneronns réfléchiront, que la seule vue du fils les fera rentrer dans le droit chemin ; mais de cela il n'est même pas certain, car dans sa pensée il y a un « peut-être. »

Quel va être le résultat de cet acte ? La réalité va tromper la secrète espérance du maître. Dans le cœur des vigneronns aucune repentance. La vue du fils déchaîne en eux une tempête plus formidable encore ; sa présence allume dans le cœur des vigneronns des pensées de meurtre et « ils le tuèrent. » Ce nouveau crime ne leur profita point, car le maître vint et les extermina tous.

Ainsi ses tentatives n'ont abouti à rien ; c'est en vain qu'il a essayé de ramener dans la voie du devoir ceux qui en étaient sortis. Il a tout essayé, il n'a reculé devant aucun sacrifice, mais rien n'a eu de puissance sur les révoltés. Ils avaient commencé avec des pensées mauvaises, l'envie de s'approprier ce qui ne leur appartenait pas, ils finissent dans la révolte et dans le crime.

N'avions nous pas raison de dire que cette parabole est bien la plus tragique que le Christ nous ait donnée. Aucune, en effet, ne revêt une note plus dramatique, plus pessimiste.

8° Parabole du juge inique.

Luc 18 : 2-8.

Toujours la même tournure d'esprit que nous retrouvons. Ce juge n'est point un homme qui craigne Dieu : il ne se soucie même pas des hommes. Il n'accomplit pas intégralement ses fonctions de juge, puisqu'il commence par refuser de rendre justice à la veuve qui vient l'implorer. Nous trouvons donc bien ici la note pessimiste qui veut que ce juge soit animé de mauvais sentiments. Pourtant il accorde bientôt

satisfaction à la veuve, il lui rend justice, mais sous l'influence de quels sentiments ? Est-ce parce qu'il veut que le bien triomphe ? Cela serait de l'optimisme : le juge rendant à tout prix justice parce que le bien doit triompher. Le mobile de son action est tout autre. Il rend justice, il fait ce que depuis longtemps il aurait dû accomplir, uniquement parce que la veuve vient l'importuner à chaque instant. Il lui donne satisfaction afin de n'avoir plus la tête rompue. Cette manière d'agir peut-elle être envisagée comme une des manifestations de l'optimisme ? Celui-ci serait terriblement au rabais. Cette manière de résoudre le problème n'est-elle pas plutôt le fait d'un point de vue pessimiste : accomplir le bien non pas afin qu'il triomphe du mal, mais afin de n'être plus ennuyé par de justes revendications.

A ce pessimisme vient encore s'ajouter le doute. Ce fragment du juge inique se termine en effet par cette question angoissante entre toutes, par cet immense point d'interrogation que Jésus pose en face de l'avenir : « Quand le fils de l'homme viendra trouvera-t-il la foi sur la terre ? »

Ce n'est certainement pas sous l'influence de pensées bien riantes, bien optimistes que Jésus en vient à se poser cette douloureuse question. Si pour lui la victoire était chose assurée, aussi certaine que beaucoup veulent bien le prétendre, jamais, est-il besoin de le dire, il n'en serait venu à poser à l'avenir cette troublante question. Il n'ose même en formuler la réponse et ainsi il nous laisse entrevoir le doute qui se trouvait au fond de son cœur.

Jésus doute du triomphe de la bonne cause. Il se demande si dans l'avenir l'humanité croira encore à lui, à la vérité, à Dieu. Dira-t-on que malgré tout Jésus a quand même foi au triomphe complet de Dieu, que tous les hommes l'accepteront comme leur maître ? Pourquoi alors ce doute relatif à l'avenir, car, remarquons-le, les paroles de Jésus sont une question qu'il pose à l'avenir.

Que seront les années, les siècles qui vont se succéder ? Verront-ils le bien suivre toujours une marche triomphale ? Jésus a-t-il vu dans le monde les signes précurseurs et infail-

libles de la moisson future ? Voit-il déjà en une vision prophétique l'humanité entière s'élancer de conquêtes en conquêtes, d'abnégations en abnégations, luttant de toutes ses forces pour abolir les iniquités dont elle est souillée ? Voit-il la foi triomphante renversant tous les obstacles accumulés par le mal et, radieuse, transformer le monde en une immense famille au cœur débordant d'amour ?

Trouvera-t-il la foi sur la terre ? Ce n'est pas une semblable vision qui se présente aux yeux de Jésus. Le tableau est tout autre. Son âme, au contraire, est angoissée. Son cœur anxieux, pressentant l'avenir, ne semble y découvrir que des horreurs sans nom. Cette foi qu'il est venu déposer dans le cœur de l'homme, cette foi pour laquelle il va donner sa vie, il la voit lentement disparaître sous le flot des passions déchaînées. Il voit le mal s'établir en maître au sein de l'humanité et y exercer les pires ravages. C'est bien une vision de ténèbres qui passe à cette heure devant les yeux du Christ. Son œuvre il la voit compromise, ses plus fidèles disparaissant les uns après les autres sous les coups de l'ennemi et dans cet avenir mystérieux où son regard plonge il cherche les siens avec anxiété. Oui, Jésus doute du succès de demain, il doute du triomphe de la foi, non pas seulement au point de vue individuel, mais surtout au point de vue social. Il renonce à cette perspective d'une humanité convertie tout entière et s'écrie avec un accent de profond pessimiste : « Quand le fils de l'homme reviendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » Pour demain rien n'est certain ; aussi est-ce avec anxiété qu'il attend la consommation de l'avenir.

La note que Jésus fait entendre ici n'est pas celle d'un optimiste, car les optimistes ne doutent de rien. Ils ont foi absolue en l'avenir, ils se le représentent comme le triomphe de Dieu sur toutes créatures et ils n'en doutent pas un seul instant.

Jésus, au contraire, doute. En face de l'avenir il n'ose affirmer le triomphe de la foi et son doute, par la forme qu'il revêt, est bien celui d'un pessimiste, surtout quand on songe qu'au fils de Dieu rien ne devait sembler impossible.

9^e Parabole de l'enfant prodigue.

Luc 15 : 11-32.

Dans une étude comme celle que nous avons entreprise, nous ne pouvons laisser de côté cette parabole qui, à première vue, semble absolument contraire à nos affirmations précédentes. N'est-ce pas, en effet, le plus pur optimisme qui a dicté cette parabole, qui se fait jour tout au long de ce récit si simple et si poignant ? Certes le début est triste, sombre. Cette scène entre le père de famille et son jeune enfant a quelque chose de dramatique. Il faut que ce fils soit sans cœur pour demander ce qu'il demande ; mais, si ce début est triste, si cette séparation du père et du fils a quelque chose de profondément navrant, la fin est totalement différente.

Pessimiste ? Non, car si Jésus était un pessimiste il nous aurait fait assister non au retour de l'enfant, mais à une séparation toujours plus complète. Il n'aurait pas parlé du remords venant, dans le cœur du jeune homme, accomplir son œuvre et le ramener repentant à son père. Le début est triste, mais dans la fin c'est bien l'optimisme le plus complet qui triomphe : le pécheur ramené.

Cette manière de comprendre la parabole est-elle bien exacte ? Je ne le crois pas. Étudiée d'une façon plus attentive, elle n'apparaît pas aussi optimiste qu'on veut bien le prétendre. En tout cas, elle ne s'inscrit nullement en faux contre le pessimisme de Jésus, et, si optimiste qu'elle puisse être, elle ne vient pas réduire à néant notre affirmation, mais au contraire la confirmer.

Nous devons, en effet, nous rappeler l'axiome grammatical qui veut qu'il n'y ait aucune règle sans exception. Or l'exception que nous pourrions trouver dans cette parabole ne pourrait que venir ainsi justifier la règle du pessimisme de Jésus. Mais un tel raisonnement ne serait que trop extérieur et, si juste qu'il puisse être au point de vue grammatical, il laisserait toujours un doute dans notre esprit. D'autre part, tirer comme conclusion de cette parabole que Jésus était un

optimiste serait donner à celle-ci une portée tout autre que celle qu'elle a en réalité. Elle n'a point, en effet, une portée collective ; elle ne s'occupe pas de l'accueil que fera l'humanité à la parole de Dieu. Elle nous parle au contraire de ce qui se passe dans l'âme tourmentée par le souvenir de ses fautes et de l'accueil fait par Dieu au pécheur repentant. Elle vient confirmer tout l'enseignement de Jésus concernant l'individu : il y aura des hommes qui accepteront sa parole (voir parabole du semeur, du filet, etc.). Dans celle de l'enfant prodigue, Jésus montre combien est infinie la miséricorde divine : Dieu accueillant le pécheur quel que soit son passé. Jésus ne nous parle ici que de la crise ou plutôt du résultat de la crise qui pousse l'homme repentant dans les bras du père. Cette parabole n'apporte donc aucune lumière, aucun fait nouveau relativement au salut de l'humanité. Il y a de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent. Elle proclame le salut individuel, mais laisse complètement dans l'ombre la question de savoir si l'humanité, semblable au fils prodigue, reviendra humble et assoiffée de pardon à son Dieu.

En outre, cette parabole n'est pas aussi optimiste qu'on veut bien le prétendre. Elle aussi, et en cela elle est semblable aux autres, se termine par une note triste. La conclusion ne nous laisse pas l'impression d'une joie parfaite, d'un bonheur sans mélange. Au contraire, elle nous montre le fils aîné, non point joyeux du retour de son frère, mais se révoltant en apprenant la manière dont il a été accueilli et fêté. Il fait la sourde oreille aux supplications de son père. Il refuse d'entrer dans la salle du festin et de tendre une main fraternelle au fils repentant. Dans ces conditions, la joie peut-elle être complète ? Elle ne pourra l'être, car à la table familiale il y aura un vide, car il y a un fils méchant et révolté, un fils qui ne veut ni oublier ni pardonner. Semblable ainsi à toutes les autres paraboles, celle de l'enfant prodigue se termine par une note triste. Sans être aussi pessimiste que celle des vignerons, elle n'échappe cependant pas à cette tendance puisqu'elle aussi possède sa note sombre. Si elle devait, au

contraire, être l'expression de la pensée d'un Christ optimiste, il aurait dû alors prolonger les lignes, continuer à nous dépeindre la joie de tous et ainsi la conclusion naturelle de la deuxième partie du récit, le retour du fils prodigue, aurait été la réconciliation de tous, non seulement le père et le fils s'étreignant en un long baiser, mais encore le fils aîné venant joindre ses embrassements à ceux de son père et presser à son tour son frère en ses bras. Or il n'en est rien. Il est quelqu'un qui ne veut pas se réjouir, quelqu'un que l'acte d'amour du père a révolté.

Dans cette deuxième série de paraboles que nous venons de passer en revue, nous sommes donc bien toujours en présence de la même orientation de pensée chez le Christ. Celle-ci peut varier dans l'exposé du sujet, le revêtir de couleurs diverses, mais, quel que soit le cadre du récit, le fond est partout le même. Toujours le présent ou l'avenir représenté sous des couleurs sombres, toujours au moins un personnage animé de mauvais sentiments, les conclusions toujours pessimistes.

CHAPITRE III

LE PESSIMISME DE JÉSUS

DANS

SES ENSEIGNEMENTS AUTRES QUE LES PARABOLES

Si nous élargissons le cadre de notre étude, laissant de côté les paraboles pour nous occuper des autres enseignements de Jésus, à quelles conclusions arrivons-nous ? Ce pessimisme que nous avons relevé dans les paraboles n'est-il qu'une particularité de ce genre de discours ou se manifeste-t-il également dans les autres enseignements, ce qui, dans ce cas, nous démontrerait qu'il est bien le fond de la pensée du Christ et non quelque chose d'accidentel.

Nous devons être, en effet, dans les multiples enseignements de Jésus, toujours en présence de la même unité de pensée : la forme pouvant varier, mais non l'essence intime. Si donc la tendance pessimiste que nous avons relevée dans

les paraboles est bien l'expression même de la pensée de Jésus, nous devons la retrouver tout aussi accentuée dans les autres enseignements, lorsqu'il parlera du Royaume de Dieu et de ses destinées terrestres.

* * *

Ainsi que nous l'avons fait remarquer au début de notre étude, Jésus est venu annoncer ici-bas le Royaume de Dieu. Il est venu pour faire de notre monde une province de ce Royaume. Mais, pour en faire partie, il y a des conditions à remplir : il faut donner son adhésion à ce nouvel état de choses ; il faut se plier à certaines règles. C'est ce que Jésus a indiqué clairement dans la parabole des noces. Il nous y a également démontré que la condition d'entrée, si simple qu'elle soit, ne sera pas acceptée par tous ; que certains, pour des motifs divers, ne voudront pas se plier à cette exigence et que par conséquent la totalité des hommes ne fera pas partie du Royaume de Dieu. Il est donc juste de dire que Jésus voyait l'avenir sous des couleurs sombres puisqu'il enseignait que, si tous étaient appelés, un petit nombre seul répondrait.

Jésus confirme cet enseignement par un grand nombre d'autres déclarations. En effet, dans ses discours, il revient avec insistance sur le fait que pour faire partie du Royaume de Dieu il faut passer par la porte étroite. Ceux qui veulent agir autrement n'ont rien à attendre ni à espérer.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre point par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par un autre endroit, celui-là est un voleur et un brigand. » (Jean 10 : 1.)

« En vérité, en vérité, je te le dis, nul, s'il ne naît de nouveau, ne peut voir le Royaume de Dieu. » (Jean 3 : 16.)

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge chaque jour de sa croix et qu'il me suive. » (Luc 9 : 23.)

Pour être disciple de Jésus, il y a des conditions morales à remplir.

« Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi. » (Mat. 10 : 37-38.)

« Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive. » (Mat. 16 : 24 ; Marc 8 : 34.)

« Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au Royaume de Dieu. » (Luc 9 : 62.)

Tous voudront-ils remplir ces conditions ? De même que dans les paraboles, Jésus déclare dans ses discours que seul un nombre restreint souscrira à ses conditions et qu'un nombre plus grand les rejettera.

« Entrez par la porte étroite, parce que la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition et il y en a *beaucoup* qui y entrent ; mais la porte étroite et le chemin resserré mènent à la vie et il y en a *peu* qui les trouvent. » (Mat. 7 : 13.)

« Ce ne sont *pas tous ceux* qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le Royaume des cieux, mais *ceux-là seulement* qui font la volonté de mon père qui est dans les cieux. *Plusieurs* me diront en ce jour-là : Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons chassé les démons et n'avons-nous pas fait, en ton nom, beaucoup de miracles ? Alors je leur dirai ouvertement : *Je ne vous ai jamais connus*, retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité. » (Mat. 7 : 21-23 ; Luc 13 : 22-27.)

Jésus insiste donc sur le fait que pour avoir part au Royaume des cieux il faut faire la volonté de Dieu et il affirme non moins catégoriquement qu'un certain nombre d'hommes se verront fermer les portes du Royaume, Jésus déclarant ne les avoir jamais connus parce qu'ils n'ont pas voulu faire la volonté de Dieu.

N'est-ce pas ici la même tendance que nous avons déjà relevée dans les paraboles : peu qui vont à la vie, tandis que beaucoup vont à la perdition et cela malgré les efforts ac-

complis, parce qu'ils n'ont pas voulu souscrire aux conditions d'entrée du Royaume.

« En vérité, je vous le dis, un riche entrera difficilement dans le Royaume des cieux. Je vous le dis encore, il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille qu'il ne l'est à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu. » (Mat. 19 : 23-24 ; Marc 10 : 23-25.)

Combien toutes ces déclarations de Jésus sont loin de l'optimisme qui veut que tous, en bloc, entrent dans le Royaume de Dieu ! Pour les partisans de cette tendance, cela va tout seul. Pour le Christ, la chose est autrement compliquée. Il prévoit des obstacles, des difficultés. Il prévoit un grand nombre de défections. Il fait même plus que de les prévoir ; d'avance il affirme la chose comme certaine et la voit déjà accomplie.

* * *

Comment, dans ses discours, Jésus se représente-t-il les effets que va produire son Evangile dans le monde ?

Dans les paraboles, nous avons déjà remarqué que Jésus envisageait l'avenir sous des couleurs sombres ; qu'il le prévoyait plein de menaces, de tempêtes, qu'il voyait l'humanité repousser son Evangile et se lever toujours plus blasphématrice.

Quel est, d'autre part, le tableau que l'optimisme chrétien fait briller devant nos yeux ? Il nous montre l'avenir du Royaume de Dieu sur la terre sous de brillantes couleurs, comme le parfait épanouissement de tout ce qu'il y a ici-bas de grand et de beau. Il nous montre, dans un temps plus ou moins lointain, un monde meilleur, des lois plus justes, moins de misères, plus de bonté.

Tableau merveilleux que celui qu'il fait scintiller devant nos yeux. Tous les peuples frères ; les jours sombres sont passés. Il y aura peut-être encore des périodes troublées, sombres, mais celles-ci ne seront que les derniers grondements de la tempête qui s'éloigne. L'avenir est plein de promesses, il brille devant nos yeux comme un phare lumineux.

Les germes de bonheur et d'amour déposés dans le monde germent et produisent les fruits que nos pères avaient espéré voir mûrir. Et là-bas, devant nous, c'est la vision du Dieu vainqueur qui devient réalité : c'est le Messie glorieux qui, en une apothéose splendide, descend du ciel pour régner sur la terre. L'allégresse rayonne sur tous les visages ; les mains s'élèvent vers l'azur du ciel non plus menaçantes, mais esquissant le signe de la prière et de l'adoration. Tous les genoux fléchissent, les chants guerriers se sont tus. Ce n'est plus maintenant qu'un doux murmure qui de la terre monte vers les cieux. Tableau superbe aux brillantes couleurs, vision merveilleuse, idéal bien digne de faire tressaillir les cœurs, mais correspond-il à celui que nous a laissé le Christ ? Est-il fait celui-là de paix et de bonheur ? Jésus voit-il sous l'influence de sa parole le monde se pacifier, les haines s'éteindre, les divisions disparaître, les mains se tendre fraternellement les unes vers les autres ?

Au lieu de ce tableau de paix profonde, c'est à une autre scène qu'il nous convoque. Il nous montre que son Evangile, au lieu d'être un pacificateur, va produire dans le monde de nouvelles haines et de nouvelles discordes.

« Voici, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes. Gardez-vous des hommes, car ils vous livreront aux tribunaux et vous battront de verges dans leurs synagogues et vous serez menés devant les gouverneurs et devant les rois à cause de moi pour rendre témoignage devant eux et devant les nations. » (Mat. 10 : 16-18.)

Ce témoignage que les disciples du Maître seront ainsi amenés à rendre à la face du monde vaincra-t-il ces hommes que Jésus compare à des loups ? La douceur va-t-elle désarmer les haines et transformer les cœurs ? L'Evangile, au contraire, va provoquer des scissions profondes au sein de l'humanité, scissions qui iront s'accroissant chaque jour.

« Le frère livrera son frère à la mort et le père son enfant et les enfants se soulèveront contre leurs parents et les feront mourir et vous serez haïs de tous à cause de mon nom, mais

celui qui persévéra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. » (Mat. 10 : 21-22.)

Ainsi le disciple de Jésus ne sera point acclamé de tous, non point recherché de tous et écouté, mais au contraire haï.

« Heureux serez-vous lorsque les hommes vous haïront, qu'ils vous chasseront, qu'ils vous diront des outrages et rejeteront votre nom comme infâme à cause du Fils de l'homme. Malheur à vous lorsque tous les hommes diront du bien de vous, car leurs pères faisaient de même à l'égard des faux prophètes. » (Luc 6 : 22, 26.)

Ce tableau que Jésus nous fait de l'avenir, de l'accueil réservé à ses enseignements et à ses disciples n'est guère brillant ; c'est bien un tableau de tristesses et d'horreurs ; ce n'est pas la paix qui règne dans ces familles, que Jésus nous montre profondément désunies.

« Ils vous chasseront des synagogues ; même l'heure vient où quiconque vous fera mourir croira rendre un culte à Dieu. Ils vous feront cela parce qu'ils n'ont connu ni le Père ni moi. » (Jean 16 : 2-3.)

Combien cet avenir que Jésus nous prédit est loin de celui des optimistes. Cet état de division, de guerre n'est du reste que la conséquence de la doctrine de Jésus. Il va y avoir, en effet, désormais sur la terre deux peuples qui vont lutter pour s'assurer l'hégémonie. Le peuple de Dieu, le petit nombre, et l'humanité ennemie de Dieu qui s'efforcera de le vaincre et de l'arracher du milieu d'elle. Mais cette lutte tragique entre le bien et le mal, cette lutte que Jésus voit se déchaîner dans le monde prendra-t-elle fin un jour par la capitulation de la partie adverse, représentée ici par les ennemis de Dieu ? N'est-elle, cette lutte, que d'une époque seulement et sous l'influence de la doctrine d'amour, cette guerre intestine n'ira-t-elle pas s'apaisant de plus en plus, diminuant toujours d'intensité, les défections se faisant toujours plus nombreuses chez l'ennemi, pour se terminer par le triomphe complet de Jésus. Christ ne se berce pas de cette illusion. La réalité lui apparaît tout autre. Il affirme que tant que durera l'économie terrestre cet état de guerre se

continuera. Il déclare également qu'il n'est point venu apporter la paix sur la terre et que par conséquent une partie de l'humanité se dressera toujours impie contre Dieu et s'efforcera dans le domaine social de vaincre ses partisans.

« Je suis venu jeter un feu sur la terre et qu'ai-je à désirer s'il est déjà allumé ? Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre ? Non, vous dis-je, mais plutôt la division, car désormais s'il y a cinq personnes dans une maison elles seront divisées trois contre deux et deux contre trois. » (Luc 12 : 49-52.)

« Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je suis venu apporter non la paix, mais l'épée. Je suis venu mettre la division entre le fils et le père, entre la fille et la mère, entre la belle-fille et sa belle-mère, et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison. » (Mat. 10 : 34-36.)

Ainsi jamais, en nous décrivant ce que sera l'avenir, Jésus ne nous fait entrevoir un temps où l'humanité tout entière se donnera à lui, une époque où les divisions qu'il prédit prendront fin. Il les voit au contraire se perpétuer à toujours au sein de l'humanité.

C'est donc bien dans la pensée et les enseignements de Jésus toujours la même tendance qui se manifeste, toujours le même pessimisme. Il vient prêcher l'amour au monde et lui-même prédit que cet amour ira provoquant les scènes les plus tragiques qu'on puisse imaginer.

* * *

D'après les paraboles de l'ivraie et du bon grain, du filet, des noces, des vigneron, ceux qui commettront l'iniquité, ceux qui ne veulent pas de Dieu, ceux-là seront supprimés. En aucune parabole Jésus ne nous laisse entrevoir un futur dans lequel ils se convertiront. Dans ses discours Jésus ne connaît pas davantage l'optimisme.

« Toute plante que mon Père céleste n'a pas plantée sera déracinée. » (Mat. 15 : 13.)

« Mais celui qui persévéra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. » (Mat. 24 : 13.)

« Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car, je vous le dis, il y en a beaucoup qui chercheront à entrer et ils ne le pourront pas. Quand le maître de la maison se sera levé et aura fermé la porte, et que vous, qui serez restés dehors, vous vous mettrez à frapper et à dire : Seigneur, ouvre-nous, il vous répondra : Je ne sais d'où vous êtes.... Il vous répondra : Je vous le dis, je ne sais d'où vous êtes, retirez-vous de moi, vous tous, ouvriers d'iniquité. » (Luc 13 : 24-25, 27.)

« Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; celui qui refuse de croire n'aura point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. » (Jean 3 : 36.)

Christ ne prédit point un avenir heureux pour celui qui ne veut pas se donner à lui. Mais ce révolté croira-t-il un jour ? En dehors de notre économie présente, viendra-t-il un jour qui de ce révolté fera un être soumis ? Celui qui meurt révolté acclamera-t-il Jésus à un moment donné dans une vie future ?

Christ ne nous laisse rien espérer de semblable. Si donc il avait été réellement optimiste, ne nous aurait-il pas dit que s'il est malheureux pour un homme de mourir révolté contre Dieu, de l'autre côté de la tombe, heureusement, il pourra revenir à celui qu'il a repoussé ? Ne nous aurait-il pas fait entrevoir un avenir où celui qui n'a pas voulu de Dieu ici-bas l'accepterait ? Au contraire, tout ce que le Christ nous a laissé entrevoir concernant ce sujet ne se révèle à nous que sous des couleurs sombres.

« Le Fils de l'homme s'en va selon ce qui a été écrit de lui, mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme est trahi. Mieux vaudrait pour cet homme n'être jamais né. » (Marc 14 : 21.)

Que recouvre cette déclaration ? Nous ne le savons pas, car Jésus n'a pas jugé bon de s'expliquer plus clairement à ce sujet, mais ne sommes-nous pourtant pas en droit de conclure que ce qui attend cet homme ne doit pas être quelque chose de bien gai, puisque mieux vaudrait pour lui n'être jamais né. Ce que Jésus entrevoit ne doit donc pas être une brillante perspective.

« Si quelqu'un fait tomber dans le péché l'un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le jetât au fond de la mer. » (Mat. 18 : 6.)

Que se cache-t-il donc de l'autre côté du voile pour que Jésus ait prononcé des paroles aussi sévères ? Quel sort attend celui qui a fait tomber un de ces petits ? Question angoissante, rendue plus troublante encore par le mutisme de Jésus, mais situation peu enviable en tout cas puisque Christ avoue qu'il vaudrait mieux pour cet homme être jeté au fond de la mer avec une pierre au cou. Situation qui n'est guère enviable et qui ne nous paraît pas pouvoir être envisagée comme très optimiste.

Est-il même exact de dire que Jésus ne nous ait rien laissé relativement au sort de ceux qui n'ont pas voulu se soumettre à Dieu ? Dans les paraboles Jésus a déclaré que ceux-ci seraient supprimés. Ainsi point de perspectives optimistes, point d'espoir qu'en dehors de cette vie les révoltés voudront reconnaître leurs erreurs. Christ, en dehors des paraboles, ne nous parle jamais d'un jour où l'humanité tout entière, présente et passée, se prosternera devant Dieu. Il y aura des révoltés jusqu'à la fin et ceux-ci devront être détruits. Jésus ne nous laisse donc aucune indication qui nous fasse espérer un retour de ceux qu'il appelle les méchants, les enfants du malin.

« Les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres du dehors, c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (Mat. 8 : 12 ; voir également le fragment chap. 25 : 31-46.)

La seule perspective que Jésus fasse briller devant nos yeux est celle de leur destruction. La seule note qu'il fasse entendre ici encore est celle du pessimisme.

CONCLUSION

Les enseignements de Jésus relativement au sujet qui nous occupe concordent donc tous entre eux. Jamais, en effet, nous n'avons trouvé la mention d'un temps futur dans lequel

l'humanité, changée tout entière par l'Évangile, aura transformé la terre en un nouvel Eden. Nulle part Jésus ne nous laisse entrevoir une époque où, par la bonne volonté de tous, le Royaume de Dieu deviendra ici-bas une réalité. Les seules perspectives qu'il fasse briller devant nos yeux sont tristes, désespérément mélancoliques. L'avenir qu'il nous dépeint n'est point rempli de séduisantes promesses ; il n'est point fait de bonheur, d'amour et de paix. Il nous est présenté au contraire comme la continuation de la lutte sanglante dans laquelle Jésus allait perdre la vie, lutte qui se poursuivra après lui tantôt traversant des crises aiguës, crises dans lesquelles le sang coulera à flots, tantôt se poursuivant plus sourdement, mais ne continuant pas moins son œuvre dévastatrice au sein de l'humanité.

Si, dans la parabole du juge inique, le résultat de cette lutte apparaît douteux à Jésus, incertain même au point de vue individuel, s'il pose à l'avenir la question que l'on sait, si, anxieux, il se demande s'il y aura encore des hommes qui croiront en lui, n'osant ainsi préjuger du résultat de la lutte qui va se déchaîner entre le bien et le mal, dans ses discours Jésus va plus loin, il est plus affirmatif.

Envisageant les destinées du Royaume de Dieu sur la terre, le résultat auquel il va aboutir, ce n'est plus une question qu'il pose, cette fois, mais bien une réponse qu'il apporte. Cette réponse qu'il nous donne n'est certes point réjouissante puisqu'au lieu d'un monde pacifié par sa parole c'est une humanité divisée, haineuse, persécutrice qu'il nous montre. Notre thèse du pessimisme de Jésus n'est donc pas aussi étrange ni aussi audacieuse qu'elle semble à première vue : elle découle tout naturellement des enseignements du Christ.

Quelle peut être la source de ces vues pessimistes ?

Le pessimisme provient chez Jésus du fait qu'il avait une connaissance approfondie du cœur humain. Étant parfaitement humain, étant l'homme normal parfaitement équilibré au point de vue moral, il voyait ainsi mieux que tout autre quels étaient les défauts de l'homme, ses tares, ses penchants. Cette connaissance n'était pas purement théorique.

Il connaissait par expérience quelle était la nature des sentiments qui s'agitaient dans le cœur de l'homme. Il devait donc bien vite se rendre compte de quelle manière le monde accepterait son Evangile. Cette profonde connaissance des sentiments humains, cette science du cœur, de ses désirs, de ses penchants faisait éviter tout naturellement à Jésus l'écueil de l'optimisme, qui est une déformation du jugement.

En effet, le propre de cette tendance est de voir les choses sous de riantes couleurs, de parer tout d'un idéal éclat, de gratifier de qualités imaginaires ou tout au moins extrêmement exagérées les personnes à qui l'on s'adresse, d'arranger les événements présents ou futurs pour qu'ils concourent à vous donner le plus de bonheur possible, la réalisation des espérances, l'épanouissement des plans qui vous sont chers ou d'hypothèses, de théories construites dans le silence du cabinet. En un mot, le propre de l'optimisme est de transformer les rêves qu'on s'était forgés en d'admirables réalités.

Mais que se passe-t-il au contact de la vie ? Ayant élevé l'humanité au niveau de ses illusions, l'ayant parée de vertu, de beauté, d'amour, on s'élance confiant dans l'avenir, croyant en la bonté des êtres, jusqu'au moment où le premier combat vient faire s'effondrer tous ces rêves. Les désillusions surgissent alors de toutes parts, innombrables. Elles viennent montrer combien les jugements étaient faux, quel abîme sépare les illusions de la réalité. Elles viennent tragiquement, ces désillusions, vous prouver combien cette manière d'envisager la vie, de parer l'humanité de vertus, de croire au désintéressement, combien tout cela est illusoire, combien cette manière de se représenter et les hommes et les événements correspond peu à la réalité. Ainsi le cœur optimiste, après avoir subi le premier assaut du combat pour la vie, voit crouler bien des illusions, en chanceler un bien plus grand nombre encore. Ce premier contact avec la réalité, après avoir entassé dans le cœur ruines sur ruines, vient y mettre bien vite encore le découragement. Ainsi le contact journalier de la vie force à modifier ses vues, sa manière

d'agir, enlève la poésie dont on aime à parer toutes choses pour la remplacer par la froide et nue réalité. La manière optimiste de se représenter les choses est donc bien une déformation du jugement, un manque d'expérience puisque la réalité n'y correspond point et qu'elle oblige celui qui doit compter avec ses semblables, qui doit vivre au milieu d'eux, à ramener son optimisme de la première heure à de plus justes proportions. Ainsi donc la connaissance que possédait Jésus de la nature humaine lui a permis d'échapper à cette idéalisation. Animé d'un grand amour pour ses semblables, il se penchait vers eux pour connaître leurs blessures et les en soulager. Médecin suprême des âmes, il les guérissait parfaitement parce que seul il connaissait exactement et les maux dont souffre notre humanité et la cause de ses douleurs. Son amour le rendait plus clairvoyant, plus perspicace encore, mais cependant cet amour que Jésus ressentait pour les hommes ne le portait pas à idéaliser l'individu, à porter des jugements trop beaux sur l'humanité parce qu'il était contrebalancé par une exacte connaissance de la réalité. Jésus aimait les hommes d'un amour infini, il était prêt à endurer pour eux tous les sacrifices, tous les renoncements possibles. Sa vie du reste en fut l'éclatante manifestation. Mais d'autre part il savait que dans le monde il y a une puissance terrible, bien plus attrayante, bien plus séduisante que la sienne : la puissance du mal. Christ, en effet, ne se représentait point le mal comme une chose imaginaire, sans consistance aucune, comme une simple abstraction que sa présence seule suffirait à faire disparaître. Jésus voit dans le mal une puissance redoutable et désorganisatrice, une puissance contre laquelle il lui faudra lutter constamment et énergiquement. Si Jésus attribuait au mal une puissance si grande, une réalité si tragique, c'est qu'il ne le connaissait pas seulement d'une manière superficielle, théorique, mais qu'il en connaissait les effets pour les avoir observés. Dans sa vie, en effet, il voyait le mal à l'œuvre non point en lui, mais s'efforçant de paralyser ses efforts, de détourner de lui des âmes et y réussissant souvent. Il le voyait à l'œuvre non

pas comme une chose sans importance, secondaire, mais comme une puissance redoutable, solidement organisée, ayant de puissantes attaches au sein de notre monde : ayant un chef, Satan. Jésus dut lutter contre lui maintes fois et repousser ses assauts et, si jamais il ne lui obéit, si jamais il ne commit de péché, il le connaissait cependant suffisamment, ayant passé par le creuset de l'épreuve, pour en juger les conséquences dernières en pleine connaissance de cause. Il le voyait encore à l'œuvre, le mal, tous les jours de sa vie, sous des aspects divers, s'offrant à lui sous des formes subtiles ou grossières. Il en voyait des manifestations diverses chez ceux qui s'approchaient de lui. En un mot Jésus était placé mieux que personne pour savoir combien le mal était une chose réelle, profondément enracinée dans le cœur de l'homme.

La formule : l'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt, n'était pas la sienne. Il savait trop combien pareille affirmation est fausse et dénote chez celui qui la prononce peu d'esprit d'observation. Christ, au contraire, déclare que l'homme est profondément mauvais, corrompu.

« Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » (Luc 19 : 10.)

Jésus n'a accepté sa périlleuse mission que parce que le monde auquel il allait s'adresser était dans une situation désespérée.

Ainsi, connaissant la puissance destructrice du mal pour l'avoir vue à l'œuvre, persuadé que celui-ci ne voudrait pas disparaître du sein de l'humanité, mais qu'il engagerait au contraire une lutte terrible et sans merci, Jésus peut donc bien, sans crainte de se tromper, montrer l'avenir du Royaume de Dieu sur la terre sous des couleurs sombres, tragiques même. Dans sa vie il ne voyait déjà que trop se réaliser cet état de lutte. Chacun de ses actes d'amour faisait éclore chez ses adversaires de nouvelles imprécations, chacun de ses miracles, au lieu de les convaincre, les fortifiait dans leur endurcissement, dans leur haine, dans leur désir de se débarrasser de lui. Jésus voyait, à mesure qu'il avan-

çait dans son ministère, le mal lui livrer de plus rudes assauts, les haines se déchaîner plus vives, ses ennemis l'ensermer toujours davantage, attendre, et frémissants, l'heure propice où ils pourraient enfin s'emparer de sa personne.

Pour dépeindre ce que serait l'avenir du Royaume de Dieu ici-bas, Jésus n'avait donc qu'à transporter dans le futur les scènes qui se déroulaient autour de lui.

C'est bien parce qu'on ne laisse pas au mal toute la réalité qu'il revêtait pour le Christ, toute sa puissance destructrice, qu'on peut espérer que le Royaume de Dieu pourra s'établir parfaitement au sein de l'humanité. Si pourtant telle devait être la réalité, pourquoi Jésus dans ses tableaux d'avenir, toujours si sombres, n'aurait-il pas mis une clarté qui nous puisse faire espérer semblable dénouement ? Si vraiment le mal n'était qu'un produit né du rapprochement des hommes, qu'un résultat de l'organisation en société, ne suffisait-il pas alors pour le faire disparaître d'améliorer les conditions sociales, d'en montrer les défauts, de les orienter vers le bien et le beau ? La doctrine du Christ commandant aux hommes de s'aimer les uns les autres n'allait-elle pas démontrer ainsi la non consistance du mal : faire régner cette période de bonheur, de transformation complète de l'humanité puisque justement elle apportait ce qu'il fallait pour transformer le monde. Il n'en est rien. Cette perspective de transformation du monde, si belle qu'elle soit, ne peut se maintenir devant la réalité des faits. L'homme est désespérément malin. Le mal est une puissance réelle et mauvaise qui s'efforcera de vaincre le bien. Il ne suffira pas pour améliorer la société de lui donner des lois plus justes, plus équitables. La cause du mal est plus profonde. Il faut que l'homme veuille consentir à changer de vie, qu'il reconnaisse que c'est lui qui est mauvais et non pas ce qui l'entoure ; qu'il veuille entrer dans le Royaume de Dieu par la porte du sacrifice et du renoncement, de la mort à soi-même.

Combien voudront se plier à ces exigences absolues ?

La croyance en la réalité du mal, ainsi que la certitude de sa puissance redoutable, telles sont donc les causes du pessi-

misme de Jésus. Mais ce pessimisme n'est point une disposition particulière de son esprit : il n'est pas davantage une déformation de la réalité, il en est la peinture exacte. Jésus ne voit pas les choses plus noires, plus tragiques qu'elles ne le sont réellement. La réalité est déjà suffisamment pessimiste pour que le Christ ne charge pas le tableau. Il se contente de nous décrire simplement les choses comme elles se présentent. C'est pourquoi, tout en tenant compte de cette dernière observation, nous n'hésitons pas à conclure, si hardie que puisse paraître pareille affirmation :

« Jésus, dans sa manière d'envisager l'avenir du Royaume de Dieu, est bien un pessimiste. »

Disons encore en terminant que ce que Jésus nous a décrit comme l'avenir du Royaume est bien d'accord avec ce que nous pouvons constater. Malgré les efforts des disciples du Christ, combien est petit le nombre de ceux qui ont consenti à ployer les genoux devant lui ; combien nombreux ceux qui se détournent de l'Évangile. Le mouvement antireligieux s'accroît chaque jour, la haine de Dieu forme une religion nouvelle qu'on oppose à l'autre et qui continue ainsi l'ère des divisions annoncée par le Christ.
